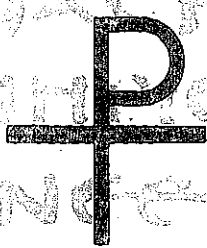


CAHIERS

ΜΕΤΑΝΟΙΑ



3

CAHIERS METANOIA

1975

revue trimestrielle

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	P. 3
COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS <i>LOGIA 4, 5 et 6</i>	P. 7
1975, ANNÉE DE LA FEMME <i>LA FEMME DANS L'ÉVANGILE SELON THOMAS</i>	P. 21
<i>LA VERSION COPTE ET LA VERSION GRECQUE</i>	P. 29
REVUE DE PRESSE	P. 33
QUESTIONS ET RÉPONSES	P. 55
<i>QUELQUES PENSÉES DU SOUFISME</i>	P. 59

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26200 Montélimar
Tél. (75) 46.74.30 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoia

Le directeur de la publication :
Émile GILLABERT

Imprimée en France 9/75

Imprimerie Darantière
à Dijon

Dépôt légal n° 009/75

ÉDITORIAL

SI UNE LECTURE OU MÊME UNE RELECTURE de l'Évangile selon Thomas suffisait à nous faire pénétrer les richesses que contiennent les 114 logia, alors la tâche des éditions Métanoïa serait terminée et nos Cahiers seraient sans objet.

Nous estimons, au contraire, que tout commence à partir du moment où le lecteur attentif, répondant à un appel invisible, revient au texte lui-même. L'ensemble des logia forme un tout cohérent qui peut, appréhendé comme il convient, conduire à l'éveil, au sens où l'entendent les grands maîtres des grandes traditions orientales. Du reste Jésus précise dès le premier logion : « Celui qui trouve l'interprétation de ces paroles ne goûtera pas de la mort. » Mais pour trouver, comment s'y prendre ? Le logion 2 enjoint au chercheur de chercher, de ne pas cesser de chercher jusqu'à ce qu'il trouve. Cette découverte elle-même est progressive. Plusieurs voiles superposés recouvrent les paroles cachées. Mais, à des signes qui ne trompent pas, le chercheur se rend compte de ses progrès. Comme le veilleur qui voit se succéder toutes les étapes qui vont de la nuit au lever du soleil, en passant par l'aube et l'aurore, il assiste, dans sa quête fervente et patiente, à des changements annonciateurs de la venue du Royaume qui provoquent en lui stupéfaction et émerveillement avant d'aboutir à l'unification.

Les dévoilements successifs, ne peuvent survenir, autrement dit ce qui est caché ne peut apparaître en pleine lumière, que si un processus est amorcé et poursuivi envers et contre tout, dans un sens bien déterminé qui va de l'extérieur vers l'intérieur : « Le Royaume est le dedans de vous. » Jésus ajoute à la suite que le Royaume est aussi le dehors de vous. Cependant on ne peut réaliser que le Royaume embrasse à la fois le dedans et le dehors que si la démarche initiale est juste, c'est-à-dire, si elle procède d'une intériorisation toujours plus poussée.

La compréhension intellectuelle de la plupart des logia est relativement aisée ; un petit nombre seulement semble se dérober à notre entendement rationnel. Mais, même si nous croyons saisir intellectuellement le sens et la portée des logia, aucun changement ne peut s'opérer en nous tant qu'ils n'ont pas pénétré profondément,

tant qu'ils n'ont pas été assimilés. Par exemple, le Royaume est une notion relativement simple, mais aussi longtemps que nous ne vivons pas en nous la réalité du Royaume, nous sommes en désaccord avec notre être profond, ou encore, comme disait un maître zen, nous marchons à côté de nos chaussures. C'est seulement lorsque les paroles de Jésus sont devenues notre chair et notre sang que nous pouvons prétendre qu'elles nous sont dévoilées. Jésus a dit : « Celui qui boit de ma bouche deviendra comme moi ; moi aussi je deviendrai lui, et ce qui est caché lui sera révélé. » Sublime intimité, merveilleuse osmose, ineffable interpénétration que cette relation amoureuse qui abolit la dualité ! L'amour profond entre deux êtres peut donner une image de l'inexprimable union évoquée par Jésus. Les amants ressentent l'impérieux besoin d'être toujours ensemble dans une solitude à deux qui défie le temps. Notre relation à Jésus ne peut devenir union que si elle s'établit grâce à des échanges constants qui ne sont interrompus ni jour ni nuit. Ces échanges ont comme toile de fond les paroles que Jésus nous adresse et dont il nous demande de découvrir l'interprétation. Dans l'amour, le don permanent n'est jamais répétition et les mots qui l'expriment ont des accents perpétuellement nouveaux. Ainsi en est-il des paroles de Jésus et de la réponse qui s'exprime à travers nous. Si ses paroles demeurent vivantes en nous, elles seront toujours nouvelles ; elles nous conduiront d'étonnement en émerveillement et la millième fois elles auront une résonance encore nouvelle et imprévue.

Nous ne pouvons, bien sûr, négliger nos occupations familiales et professionnelles pour nous livrer à une méditation continue des logia ; ce n'est pas du reste ce qui nous est demandé. Mais nous pouvons, quel que soit notre travail, avoir un contact quotidien avec la Parole. Celui-ci se prolongera au milieu de nos activités les plus absorbantes et jusque dans notre sommeil.

Le texte de l'Évangile selon Thomas est le support le plus approprié de notre relation privilégiée à Jésus. Les échanges poursuivis amènent progressivement un affinement intérieur. Notre pénétration se révèle plus aiguë aujourd'hui qu'hier, parce qu'un nouveau voile est tombé et cela jusqu'à la dénudation, au dénuement total.

Cette progression suppose, nous ne le dirons jamais assez, un commerce assidu et constant établi à partir des logia. Nos commentaires ont pour but de faciliter ce commerce. Ils ne sauraient en aucune façon le remplacer. L'alchimie qui se produit en notre for intérieur, celle qui fait le deux Un (log. 106,) est éminemment personnelle.

Mais si nos commentaires ne sauraient se substituer à un travail personnel, ils n'auraient non plus de sens pour ceux qui croiraient connaître le texte pour l'avoir seulement parcouru. Ils seraient également superfétatoires pour

ceux qui voueraient à l'Évangile selon Thomas un intérêt passager comme on se laisse capter par une mode nouvelle avant de passer à une autre.

Ici, nous voudrions signaler un danger, celui de l'éparpillement.

S'il est bon, s'il est souhaitable de pouvoir établir des comparaisons entre des voies apparemment aussi diverses que celle de l'hindouisme, du tch'an, du soufisme, de l'Évangile selon Thomas, etc., il serait dangereux de vouloir les poursuivre toutes à la fois ou de donner suivant ses états d'âme ou ses préoccupations du moment la préférence tantôt à l'une ou à l'autre. Après avoir cherché la voie qui nous paraît la plus appropriée à notre nature profonde, nous ne pouvons pas continuer indéfiniment à tergiverser, à passer d'un enseignement à un autre sous prétexte de renouvellement. Vient le moment où il faut choisir résolument, sans pour autant bannir ce que l'on sacrifie. Quitter sans raison valable un enseignement pour un autre ou en poursuivre deux à la fois, c'est implicitement reconnaître que l'un pris isolément n'est pas suffisamment efficient. Les adjuvants conduisent aux mêmes résultats que le synchrétisme : éparpillement, appauvrissement. Ne pas se contenter d'une voie et de la discipline qu'elle requiert c'est ne pas lui reconnaître la valeur de réalisation qu'elle détient, c'est par conséquent la rendre finalement inefficace. Un exemple limite de diversion nous est offert par ceux qui cherchent dans les drogues des expériences que la vie normalement assumée ne pourrait leur offrir qu'au prix d'une quête qui leur demanderait des efforts et une discipline dont ils ne se sentent pas capables.

Nous ne pouvons nous empêcher de nous demander combien sont, parmi les adeptes de Métanoïa dont le nombre augmente régulièrement, ceux qui ont un contact journalier avec l'Évangile selon Thomas, qui, par conséquent, peuvent espérer trouver l'interprétation des paroles de Jésus et, suivant la promesse du Maître, ne pas goûter de la mort.

L'adhésion qu'ils ont donnée à une recherche définie laisserait croire qu'ils sont le grand nombre. Et cependant les sollicitations de la vie moderne sont telles qu'elles accaparent les meilleures volontés. Pour reprendre les images de l'Évangile, les membres de l'Association sont autant de pêcheurs. Mais parmi ces pêcheurs combien sont avisés ? Combien sont-ils à rejeter de leur filet tous les petits poissons que représentent les tentations de tout genre pour ne retenir que le bon et gros poisson ? A ceux-là et à ceux-là seulement, nos commentaires, qui ne dispensent nullement d'une attention soutenue au texte, peuvent avoir une raison d'être.

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

DÈS LE PREMIER CAHIER nous exprimions l'espoir de rencontrer des Associés qui pourraient nous faire bénéficier de leurs lumières dans le commentaire des logia. Il est en effet fort souhaitable de pouvoir donner de chaque logion plusieurs éclairages. Car, de même que les voies sont multiples, de même sont diverses les approches de la Parole : le cheminement d'un tel ne correspond pas forcément à celui de tel autre. Mais — est-ce nécessaire de le préciser encore ? — chaque démarche est personnelle et unique. Donc si nos commentaires peuvent faciliter une interrogation, il n'en demeure pas moins que le pèlerin doit avoir le souci de se séparer de ses appuis dès que sa marche devient ferme et assurée.

Dans le précédent Cahier, nous annoncions que notre commentaire allait s'enrichir des vues profondes de certains Associés. Nous donnons ci-dessous deux commentaires du logion 4 dont le premier est l'œuvre de Chaké. Il convient peut-être de préciser que, dès le premier contact avec l'Évangile selon Thomas il y a quatre ans, — c'était alors dans l'édition Doresse — Chaké a eu l'intuition immédiate qu'il s'agissait des paroles authentiques de Jésus. Depuis, elle ne cesse d'approfondir le texte et de le faire connaître autour d'elle par des entretiens et des conférences. Elle ne put, dès la sortie de notre édition, que souscrire à notre travail. C'est avec joie que nous accueillons ici son œuvre.

LOGION 4

1 Jésus a dit :
2 l'homme âgé ne tardera pas
3 à interroger pendant ses jours
4 un tout petit enfant de sept
5 jours
6 au sujet du lieu de la vie,
7 et il vivra,
8 parce que beaucoup de premiers deviendront derniers, et ils seront unifiés.

Après une réflexion d'ensemble, si je considère séparément les éléments constituant ce logion, je me rends compte qu'il est composé comme une trilogie :

- 1) « L'homme âgé (qui) ne tardera pas à interroger »
- 2) un tout petit enfant de « 7 jours », lequel connaît le lieu de la vie
- 3) que « beaucoup de premiers seront derniers, et ils seront unifiés. »

Ma première interrogation se portera fidèlement sur le : « Qui est-ce ? » de cet homme âgé, lequel ne tardera pas à interroger.

1) L'homme âgé, l'homme d'âge !

Quelle est l'image de l'homme âgé, sinon que celui-ci (chacun de nous) ayant vécu la vie dans son charroi quotidien, ayant accumulé une large somme d'expériences dans le monde et par lui, ayant comme il est dit dans le jargon psychologique « affirmé son moi », en est arrivé, en lui-même, au point de conscience où son affirmation existentielle ne lui suffira absolument plus, pourra même lui apparaître comme la négation d'une nécessité plus profonde, plus intime.

De par ce fait, la nostalgie, puis l'angoisse de la question : « il doit y avoir autre chose ? » a suscité en lui l'interrogation, c'est-à-dire que cet homme âgé (lequel peut aussi bien être un homme jeune, car il s'agit ici d'âge psychologique) ne peut plus tarder, ne peut plus s'empêcher d'interroger. Il ne tardera tellement pas, qu'il sera devenu INTERROGATION.

De sorte qu'en cette phrase, il semble évident que Jésus n'oblige absolument personne à interroger, mais que plus précisément, il indique quel est l'état requis pour interroger vraiment, au point de ne plus tarder.

En une première phase, la vie vécue telle quelle, par une nécessité naturelle, souhaitable, de trouver sa place dans le monde, de s'affronter avec lui, et de s'affirmer (sans que cette affirmation soit considérée comme péjorative) mais comme une saine nécessité de construire l'homme, afin qu'il sache, suffisamment affermi, appeler lui-même la seconde phase de sa Nature, la phase essentielle ou nouménale ou divine : la phase du déconditionnement, où la totale liberté d'être lui sera conférée dans toute sa fraîcheur, celle de son Moi universel (appelé sous d'autres cieux le « SOI »).

L'homme âgé, celui qui ne tardera pas à interroger, est le type d'homme (ou de femme, bien sûr) ayant vécu dans ce monde déchiré par nature semblerait-il, jusqu'à l'irréversible saturation de la constatation que son objectif n° 1 « le bonheur » est une utopie lorsque l'homme est séparé de l'homme, par une chaîne plus ou moins subtile de bornes frontières affectives et intellectuelles, de racismes variés et de choix préférentiels, et de son cœur ardent surgira le cri vital : « Quoi ? » « Pourquoi ? » « Oui, pourquoi tant de souffrances en moi et hors de moi ? » « Et pourquoi tant de haine partout ? »
Pourquoi, pourquoi ?

Alors, spontanément, par irréversible nécessité, pendant ses jours mêmes, et ses heures, en même temps qu'il vivra sa vie extérieure sans rien y changer, « l'homme âgé » fatigué de devoir vivre « Seulement cela ? » sera amené sans plus pouvoir attendre, à interroger.

2) Mais quelle est l'interrogation qui mène cet homme-là au lieu où se cache LA VIE ?

Non pas l'existence bon an mal an, mais la vie inconditionnelle, non assujettie aux deux données contradictoires : bonheur et malheur, deux données suspendues sur sa vie, comme sur toute vie humaine.

Bonheur-malheur ! deux faces d'une même médaille qu'un vent conspirateur fait sans cesse tournoyer au gré d'une capricieuse et incompréhensible volonté.

Oui ! Quelle est l'interrogation correcte ?

Qui est le vrai Maître à penser, celui qui détient la clé, celle qui ouvre la porte de la Vie ?

En sorte que l'homme âgé puisse vivre, pendant ses jours mêmes, sans attendre un au-delà onirique, ou un lendemain lointain ?

Dans quelle main se trouve cette clé ?

Dans la main d'un tout petit enfant !

Il a 7 jours...

Pas un de plus, pas un de moins !

Et voilà que l'interrogation de l'homme âgé bute contre ce 7 jours nombre et jour du lieu de la Vie.

Bien sûr, il pourra se rappeler, fort de son éducation chrétienne, que ce jour et ce nombre ressemblent bien à ceux du « repos de Dieu », lequel après avoir créé le monde « se reposa ».

« Il » se reposa !

Il semblerait alors, qu'après 6 jours de travail, Dieu, pris de fatigue, éprouva le besoin de se reposer.

Réponse insuffisante ! se dit l'homme âgé, ce nombre et ce jour doivent dire autre chose !...

Avant que le tout petit enfant ait eu 7 jours, n'a-t-il pas fallu qu'il naisse, et qu'il ait eu d'abord 1 jour, puis 2 jours, puis 3, et 4 et 5 et 6 jours ? Impossible de parvenir abruptement au 7^e jour... !

Et, en l'homme âgé, interrogeant patiemment, de la saine, sainte, alchimique patience, surgit une première réponse :

Avant le 7^e jour, cet enfant a eu 6 jours, c'est évident !

6 !

Le 6^e jour pendant correspond à la plénitude de la Création¹.

1. Toutes les interactions du monde de la manifestation sont contenues dans les 64 hexagrammes [figures géométriques formées de six traits, ces traits sont de deux sortes : les uns continus et les autres brisés : — (yang) et - - (yin)] du « Yi-King » ou « livre des mutations ». Le « Yi-King » tient dans la tradition chinoise la même place que la Bible pour les chrétiens ou le Coran pour les Musulmans. (N.d.l.t.)

L'univers visible, tangible, concret, « total » correspond aux 6 jours où Dieu fit tout ce qu'il fit, à savoir que l'homme, et tout ce qu'il peut appréhender par son système sensoriel, est le produit des « 6 premiers jours » de la création; du minéral le plus simple aux plus complexes élaborations des systèmes planétaires, y compris ce que le savant découvre par la lorgnette de son microscope hypersensible, TOUT le visible qui se laisse découvrir dans le temps et l'espace, correspond aux « 6 jours » de la fameuse création de Dieu, 6 jours qui ne se perdent pas dans la très mystérieuse « nuit des temps », mais relate, jour après jour, l'infatigable « volonté de Dieu » de faire surgir dans un renouveau sans fin, et dans une simultanéité étonnante des « 6 jours » à la fois, lesquels correspondent plus intelligemment à 6 aspects de l'Énergie Première en mouvement, et dont le jeu simultanée (les 6 jours) chante le chant de la vie, et cela, par tout ce qui vit...

Avant donc que le tout petit enfant ait eu 7 jours; il en a eu 6 !
Mais cela ne lui a pas suffi, il a dû grandir encore « d'un jour » et se stabiliser là, parvenu à son âge définitif.

L'homme âgé comprend alors que 6 est le Nombre et le terme de la création immédiatement perceptible par lui, et que lui-même, donc, correspond à ce nombre-là; il comprend qu'il est, lui, l'homme créé, l'homme né, sorti tout droit de la main de Dieu, par le miracle d'une noce intime, celle de son père et de sa mère, lui, l'homme naturel, l'homme du type « chair », en quelque sorte l'homme animal, s'ébattant comme tous les autres animaux, sur le ventre de sa mère la Terre, laquelle, pour une raison qu'il ignore, l'oblige à s'en détacher, puisqu'elle ne peut en aucun cas lui assurer ce bonheur sans questions, que connaissent tous les autres animaux de la terre.

Pourquoi ?

Jésus le dit à mots couverts.

Pour que son langage soit perçu de manière telle qu'une fissure se produise dans le psychisme, par laquelle un air nouveau et vivifiant s'engouffrera, l'homme âgé doit comprendre que sa vocation lui réserve un privilège spécifique, celui de se reconnaître, en conscience, « Fils » du Très-Haut, lui conférant plénitude inconditionnelle.

Mais pour que ce privilège soit agissant, l'homme âgé doit opérer en lui-même une transformation, une mutation.

Cette mutation sera une nouvelle naissance, celle où l'homme naturel, correspondant au Nombre 6, grandissant encore « d'un jour » passera le cap de sa simple naturalité d'être, comme tout ce qui est, parvient à la pleine conscience de sa propre équation.

Sa recherche et son interrogation cessent, car il a trouvé le lieu de la Vie, le lieu où son Maître, le petit enfant de 7 jours, n'a plus rien à lui enseigner, ayant lui-même dépassé par ce « jour en plus » l'esclavage des attachements fâcheux, quels que soient ces attachements, des plus concrets aux plus subtils, vit ses jours, libre de crainte, totalement sécurisé en lui-même, ayant acquis sa pleine autonomie psychique, il ne se situe plus

au niveau de sa seule personnalité spécifique, mais se connaît comme étant la pleine, l'inconditionnelle manifestation de l'Être universel : le Moi Un.

Il a trouvé le lieu de la vie.

3) Ce 3^e volet du logion concerne le petit enfant de 7 jours, ou l'homme ayant transcendé sa naturalité purement animale, laquelle était menée par la nécessité compétitive de défense, ne sait plus ce que se défendre « contre » veut dire, puisqu'il se sait la manifestation de la vie une, et de ce fait, contre quoi devrait-il se défendre ?

Sa vie personnelle fusionne avec la Vie universelle.

La vie Une, reconnue comme telle jusqu'au plus profond d'un psychisme, animant ainsi toutes les facultés actives de l'homme de 7 jours, cette vie-là ne peut plus aller contre elle-même.

Que cet homme aime, il aime d'un amour qui ne demande pas de compte : il aime à mains ouvertes.

Qu'il agisse, son action va dans le sens d'une authentique harmonisation, car il est mort à la peur, donc au calcul.

Chaque instant de sa vie temporelle encastré dans l'Être intemporel, il a retrouvé son éternité...

Tous les instants de sa vie sont des premiers instants et parallèlement des derniers...

Oui ! Chaque instant de temps sera unifié, le commencement et la fin surgissant ensemble, disparaissant ensemble.

Ce logion condense, en quelques phrases, l'aventure même de la métanoïa. Métanoïa, ou retournement de l'homme arrivé au lieu de la vie et c'est ainsi...

qu'il saura ce que Vivre veut dire.

CHAKÉ

Plus nous avançons dans l'existence, plus se fait jour en nous le désir fondamental de durer toujours. L'idée que tout finit avec la mort nous paraît, lorsque nous y attachons lucidement notre esprit, radicalement insupportable. Cependant, nous avons vu à propos de *Temps linéaire et temps cyclique*¹ que la promesse d'un Dieu qui s'incarne dans l'histoire pour nous faire triompher de la mort tendait de plus en plus à revêtir le caractère d'une prodigieuse utopie : les théoriciens du devenir historique qui favorisent la projection des rêves de l'homme dans le futur en lui faisant miroiter des lendemains meilleurs nous engagent sur une voie sans issue.

Jésus nous assure que le Royaume « ne provient pas d'une attente » de quelque chose qui va avoir lieu. « Il s'étend sur la terre mais les hommes

1. *Cahiers Métanoïa*, n° 2, p. 24.

ne le voient point » (log. 113). Il s'agit d'une perception qui est de l'ordre de la vision instantannée. La transparence qu'elle requiert n'est possible que dans l'oubli d'hier et l'oubli de demain. Demain, c'est la carotte postiche qu'on nous présente en nous laissant croire que c'est une vraie carotte et qu'elle nous sera donnée si... Donc, pas d'issue de ce côté-là. Mais le processus fallacieux qui promet que demain sera meilleur s'appuie sur le passé. On ne peut, sinon stopper, du moins apprécier avec un certain recul, la projection dans l'avenir que si on arrive à n'être pas conditionné par le passé. Il nous faut pouvoir nous détacher de notre film mental : hier — aujourd'hui — demain, car la vision ne peut surgir dans le flot tumultueux qui, venant de notre passé le plus lointain, s'oriente vers un avenir auquel nous confierions nos espoirs. Il ne s'agit donc pas de regarder dans la direction où s'écoule notre fleuve mental. Les prophètes de malheur nous ont laissé croire que le bonheur était au bout du chemin alors que l'éveil n'est ni dans le temps ni dans l'espace. Intemporel, il ne peut surgir que dans l'immédiateté de l'instant lorsque les circonstances sont favorables, c'est-à-dire lorsque les illusions se font moins tenaces et tombent une à une comme les feuilles de l'arbre à l'automne. Quand la nudité est complète, l'éveil est total.

L'homme âgé interroge le tout petit enfant de sept jours, l'enfant qui est encore vierge de l'emprise des grandes personnes à commencer par le rite de la circoncision survenant le 8^e jour. Il a sous les yeux une image libre de nos emprises diverses à commencer par celle de notre narcotique mémoire avec son cortège d'habitudes, de répétitions et d'expériences.

Interrogation susceptible d'une remise en question radicale, si elle s'exerce en profondeur et embrasse la vie dans son perpétuel renouvellement des naissances et des morts. Interrogation muette où le regard ne rencontre pas le regard, le sourire ne provoque pas le sourire, les élans de tendresse demeurent sans effet apparent.

Interrogation silencieuse qui semble sans écho.

L'appel est sans voix, l'approche paraît vaine, l'avance déçue, la quête sans objet, la prière inexaucée.

Et cependant, c'est de ce tout-petit que doit venir l'indication du lieu de la vie sans lequel il n'est pas de vie.

Interrogation nécessaire, bien que ne comportant pas de réponse.

Que prépare-t-elle ? Apparemment rien si ce n'est prolonger un monologue. Et pourtant l'homme chargé de jours a tout à apprendre du tout petit enfant de sept jours.

Tout une vie pour savoir qu'il ne sait rien !

Homme d'expérience, il doit s'en remettre au tout-petit sans expérience.

Homme d'opinion, il est invité à se modeler sur le tout-petit sans opinion,

Homme de mémoire, il est amené à prendre exemple sur celui qui est sans mémoire.

Homme d'action, il contemple celui qui n'a pas d'engagement.

Le passé et le futur apparaissent ridiculement vains.

Tant de soucis pour arriver à être sans souci.

Tant de mépris pour déboucher sur l'équanimité.
 Tant de choses à dire et n'avoir plus qu'à se taire.
 Tant de malheureux à secourir et apprendre qu'on est le plus nécessaire.
 Interrogation vaine si demain doit prévaloir sur l'instant,
 mais funeste si hier paralyse le bel aujourd'hui de ses lianes inextricables;
 et elles sont légions à vous étreindre
 comme les griffes de l'aigle enserrant sa proie.
 On veut les oublier, les rayer de sa vie
 comme on raie un mot d'un trait de plume.
 Mais on ne peut se dérober à la tâche.
 On ne peut abandonner son passé avec armes et bagages.
 On ne peut s'en évader comme un soldat déserteur.
 Il nous faut dénouer les liens un à un,
 remonter le temps pour délier les nœuds du passé,
 pour desserrer les goulots d'étranglement.
 Il nous faut ôter nos vêtements,
 ceux qui nous collent à la peau
 et qu'on arrache avec des lambeaux de chair,
 ceux qui protègent notre nudité,
 ceux qui réchauffent un corps grelottant
 qui n'a pu se blottir contre le sein maternel.
 Il nous faut lutter contre la tentation
 de vouloir aller trop vite en besogne
 même si c'est une triste besogne,
 même si on a envie de fermer les yeux
 et de brûler les étapes.
 Lorsqu'on a à nouveau enfanté son passé
 patiemment, humblement, résolument,
 on n'a plus envie de rester sur la défensive
 ni de prendre l'offensive.
 Le charme du tout-petit opère alors sans entrave :
 la grâce naturelle agit sur la grâce retrouvée
 et c'est une grâce par dévoilement,
 une grâce par dépliement,
 une grâce par transparence.
 Ce qui éclot enfin
 entre un passé réellement aboli
 et un avenir devenu sans objet,
 est la vie même du Père-le-Vivant,
 étrangère à nos instruments de mesure,
 sans complicité avec notre volonté de puissance,
 sans compromission avec nos degrés de conscience.
 Ce qui surgit enfin
 par la « cassure » de notre film aliénant,
 c'est le grain de blé qui germe
 entre deux dalles de béton,
 c'est l'ordre renversé de nos priorités;
 les plus affairés acceptant d'être sans affaire,

les plus exposés ne se souciant plus du danger,
les plus protégés jetant leurs cuirasses,
les premiers devenant les derniers
dans l'oubli du matin et du soir
dans le désintéret du vice et de la vertu,
dans l'unité retrouvée.

LOGION 5

- 1 Jésus a dit :
- 2 connais ce qui est devant ton visage,
- 3 et ce qui t'est caché te sera dévoilé,
- 4 car il n'y a rien de caché qui n'apparaîtra.

Il ne peut y avoir connaissance que s'il y a un sujet qui perçoit et un objet qui est perçu, le sujet et l'objet étant momentanément en relation l'un avec l'autre. De l'intensité de la relation dépend le degré de la connaissance. A la limite, il n'y a plus ni sujet, ni objet; il y a union, fusion, retour à l'Un. Ainsi, la véritable connaissance est non-duelle; opération d'amour, elle abolit la distinction.

La connaissance abstraite liée au devenir historique ou orientée vers les spéculations sur les pouvoirs de l'esprit, demeure une illusion. Il n'est que de parcourir les mots du vocabulaire de la *concordance* de l'Évangile selon Thomas pour se rendre compte que Jésus évite soigneusement l'abstraction. Un seul terme abstrait dans les 114 logia : le mot *vérité*, et son insertion dans la phrase empêche toute évasion de nature philosophique.

La langue copte était un instrument particulièrement adapté à son message. L'écriture alphabétique copte remplaça l'écriture hiéroglyphique égyptienne mais conserva le caractère éminemment concret de cette dernière. On sait en effet que les hiéroglyphes sont des imitations plus ou moins stylisées d'objets existants dans la nature. Ces « dessins » peuvent avoir une valeur *figurative* (le signe « chien » représentant le chien) ou idéographique (le signe « homme dansant » représentant la joie)... Or si nous admettons que le microcosme humain possède en puissance les pouvoirs de son auteur, autrement dit, si l'homme conçu comme un petit univers est à l'image du grand univers dans lequel il est intégré, nous pouvons prétendre, en apprenant à connaître la structure intime de notre être provisoire, déboucher sur la réalité qui l'a engendrée, sur le Royaume. Mais on ne débouche pas sur le Royaume au terme d'une progression au cours de laquelle le moi individuel et isolé s'élève peu à peu vers l'Absolu : l'Infini est radicalement inaccessible au fini. Seule une prétention monstrueuse peut laisser croire au moi illusoire qu'il peut acquérir la connaissance du Soi. Au contraire, c'est dans la mesure où ce qui est illusoire disparaît, c'est dans le détachement des biens, de la compétition, de l'ambition et de beaucoup d'autres possessions particulières que peut s'opérer la venue du Royaume. La disparition de l'« avoir » entraîne l'épreuve du Vide. Cette disparition s'accompagne de souffrances cruciales qui vont parfois jusqu'au seuil du Suicide.

Ce qui est vrai sur le plan individuel l'est aussi sur le plan collectif : un peuple entier imprégné d'une croyance qui s'écroule peut se sentir rejeté vers le Vide lorsque les fondements de sa croyance s'effondrent.

L'unité primordiale ne peut être retrouvée que lorsque le moi a pu

constater que son échec est complet et que sa faillite est totale. C'est la grâce accordée à l'homme âgé qui s'est soumis à l'épreuve. Arrivé à la fois au terme de la vie et au terme du désengagement, il vit enfin parce qu'il s'est penché, dans une interrogation sans rémission, sur le visage du tout-petit de sept jours. Lorsqu'il lâche tout, il trouve Tout. Il rejoint le tout-petit pour qui le moi distinct n'existe pas, chez qui le sujet n'est pas opposé à l'objet. Il a enfin obtenu la vue juste.

Voir ce qui est devant son visage et non se réfugier dans l'abstraction et la spéculation. Mais que signifie VOIR ? Qu'implique ce mot qui peut, comme nous l'assure Jésus, nous ouvrir les portes de l'Invisible ? L'homme réalisé *voit* en toute chose la Réalité. Le Voile, c'est-à-dire l'inconscience aveugle qui nous empêche de découvrir notre identité véritable, affecte la très grande généralité des hommes ; ils ne soupçonnent même pas qu'il existe une épreuve du Voile qui doit conduire à la vision. Ils ne soupçonnent même pas qu'ils voient les êtres et les choses à travers le prisme déformant de leur moi, qu'ils le colorent de leurs sentiments, de leurs désirs, de leurs ambitions. Bref ce qui est devant leur visage arrive à leur conscience chargé de toutes les projections de leur moi conscient et inconscient, individuel et collectif, des conditionnements, des archétypes de notre héritage religieux et culturel.

L'homme « inconscient », celui qui est privé de la vision, reste dans le monde de la dualité, des antinomies : c'est le cas notamment du chrétien qu'il soit un simple croyant, un théologien ou un philosophe. Un tel homme est au fond polythéiste, car qui maintient la dualité dans le temps et au-delà du temps est un polythéiste qui s'ignore.

Ainsi, suivant qu'il est en deçà ou au-delà du Voile, l'homme cache l'Absolu ou le manifeste. En réalité, le dévoilement est progressif ; le fidèle ne pourrait supporter de passer sans transition de l'ombre à la lumière, il en mourrait. Certains grands soufis estiment que soixante-dix Voiles nous séparent du Regard¹. Chaque Voile est fonction d'un état et ce qui pour le plus avancé est encore un voile, peut constituer pour le débutant l'avancée extrême.

La démarche poétique nous donne un avant-goût de la contemplation ineffable. La négliger serait se priver d'un adjuvant pédagogique précieux. Le poète répondant à l'élan créateur voit dans l'image à la fois la matérialisation du mystère et l'occasion d'accéder au monde sans image. Matérialisation du mystère :

Quand l'ombre bave au bois comme un musle de vache²

Tentative d'accéder à l'essence des phénomènes :

Des vêtements et des oripeaux éclatants comme la lumière des cimes³

1. On ne peut pas ne pas être frappé de la similitude des expressions et des images chez Jésus et chez les maîtres soufis.

2. RIMBAUD, *Les Douaniers*.

3. RIMBAUD, *Villos*, I.

Le poète, l'objet et le poème sont non seulement reliés mais arrivent à fusionner, à disparaître dans le même brasier. Les réalités sensibles se sont effacées devant la Réalité dont elles étaient les projections illusoire mais nécessaires.

Le poème tend à compenser, le temps de sa gestation, la détresse de l'inaccessible. La tentative est fugitive mais elle témoigne de la nostalgie du retour à l'Un.

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité !¹

Le poète n'abolit que passagèrement les limites du monde sensible, mais suivre sa démarche tantôt heureuse, tantôt malheureuse peut nous aider à voir ce qui est caché. Très vite il retombe dans la distinction qui est le lot de notre condition dualiste. Par contre, pour l'homme éveillé, les objets de la création ne sont pas distincts du Créateur. Pour reprendre le langage soufi, disons que chaque atome d'être s'individualisant au sein de la Lumière est un *œil* par lequel cette Lumière se contemple. Chaque objet est un organe de vision, une théophanie. Sans le monde des phénomènes, il n'y aurait pas d'organe de vision. Sans le corps comment percevoir l'esprit ? Mais l'esprit à cause du corps c'est une merveille de merveille (log. 29). Le corps est organe de vision, les objets sont organe de vision.

l'Esprit se contemple en eux,
il se mire dans leur commune transparence,
il s'aime dans leur mutuelle fusion
il irradie dans leur vacuité sans ride.

LOGION 6

- 1 Ses disciples l'interrogèrent et lui dirent :
- 2 veux-tu que nous jeûnions,
- 3 comment prierons-nous,
- 4 comment donnerons-nous l'aumône,
- 5 et qu'observerons-nous en matière de nourriture ?
- 6 Jésus dit :
- 7 ne dites pas de mensonge,
- 8 et, ce que vous récusez, ne le faites pas,
- 9 parce que tout est dévoilé à la face du ciel.
- 10 Il n'y a rien en effet de caché qui n'apparaîtra
- 11 et il n'y a rien de recouvert
- 12 qui, à la longue, ne puisse être dévoilé.

Le jeûne, la prière, l'aumône, la grande trilogie de la piété juive ! Si nous ajoutons à ces marques extérieures de vertu, les observances en matière de nourriture, nous avons les pratiques juives les plus révélatrices de la vertu du juif pieux. Extrêmement contraignantes, elles engendraient l'hypocrisie contre laquelle Jésus ne cessa de s'élever. Dans ce logion, les propos de Jésus sont à rapprocher de ceux du logion 14 où il est question également et dans le même ordre du jeûne, de la prière, de l'aumône et de la nourriture.

L'attitude de Jésus est déconcertante, irrespectueuse, blasphématoire même envers la Loi mosaïque. Prenant le contrepied des prescriptions majeures de la Loi, Jésus voit le vice là où traditionnellement on plaçait la vertu. A ses yeux, le jeûne, la prière, l'aumône et les prohibitions en matière de nourriture sont générateurs de mensonges, de fautes, d'entraves, de scléroses et de souillures. Quel retournement à 180 degrés ! Comment l'expliquer ? Aussi longtemps que persiste la croyance selon laquelle

1. BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal*, « Les Phares ».

les pratiques extérieures mènent à la sainteté, on ne peut qu'être scandalisé par les propos de Jésus, et les juifs de l'époque ne pouvaient pas ne pas l'être, à commencer par les disciples. En effet, au Décalogue lui-même, les rabbins avaient ajouté un appareil imposant de traditions orales, de préceptes, de purifications et leur observance était la condition sine qua non de la piété. Mais ce conditionnement extrême devait empêcher les aspirations et les pulsions. Et ce n'est pas sans raison que Jésus parle si souvent de Vivant, vie, vivre, par opposition à la mort qu'engendre un légalisme servile.

En dehors du contexte juif, les paroles de Jésus conservent toute leur force vive. Dans un premier temps, elles déconcertent, elles stupéfient (log. 2.5). Avant d'être émerveillé, il est nécessaire d'être dérouté. On ne se dégage pas si facilement d'une emprise religieuse ou sociale. Mais pourquoi Jésus tient-il à scandaliser ? Quel objectif se propose-t-il ? Finalement, on pourrait tout aussi bien défendre la thèse inverse, à savoir que le jeûne, la prière, l'aumône sont nécessaires et qu'une certaine ascèse s'impose en matière de nourriture. Dans le monde dualiste, les inverses sont complémentaires ; on ne peut parler de jeûne et faire abstraction de la nourriture et vice versa. Un souci trop absolu et exclusif de la loi a besoin d'être tempéré par un certain hédonisme, etc. Mais Jésus a d'autres vues que celle d'une structuration harmonieuse au point de vue humain, encore que celle-ci puisse s'élaborer au cours du processus de désengagement ; il veut nous faire passer du plan dualiste à celui de la non-dualité, celui où le bien et le mal sont, non opposés, mais complémentaires. Le retour à l'Un permet de transcender les contradictions et les oppositions apparentes de nos catégories mentales.

Jésus est éveilleur par excellence. Il veut nous amener à nous interroger coûte que coûte, et pour cela il nous arrache à notre sommeil, à notre quiétude, à nos habitudes même. Il « casse » le cours hypnotique de notre train-train journalier en nous poussant à une situation humainement intenable. Il nous demande d'assumer l'épreuve de la contradiction : « Heureux l'homme qui s'est soumis à l'épreuve. » Toute complaisance envers ce qui affirme le moi est une entrave à la réalisation. Or il n'est pas de complaisance plus subtile, plus insidieuse, plus dangereuse finalement que celle qui permet au moi de se renforcer par des pratiques apparemment vertueuses. Le jeûne, la prière, l'aumône publiques, les purifications extérieures sont autant d'occasions que s'offre le moi de s'attribuer des mérites, donc autant de pièges sur le chemin du Royaume. Les appropriations du moi sèment la division et la mort ; l'œuvre du Soi réalise l'unification. N'oublions pas que Satan est le singe de Dieu, un singe de talent au jeu duquel les gens intelligents se laissent prendre souvent plus facilement que les gens simples. On est épris d'Absolu, on veut s'élever vers des états de plus en plus éthérés, on parle et agit en conséquence, oubliant que l'Artisan de notre réalisation est un autre. Si l'on inverse les rôles, c'est ce qui sort de *notre* bouche, ce qui s'écrit de *notre* plume, qui nous souille.

Le piège est là en permanence, et on comprend que Jésus, pour le déjouer, nous invite à contempler le tout petit enfant. Quelqu'un qui s'est dit Apôtre a pu écrire : « Une fois devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant. »¹ On ne saurait mieux prendre le contrepied du véritable enseignement de Jésus. Le christianisme, après le judaïsme, a engagé l'Occident dans une voie où l'enfant n'est intéressant que dans la mesure où il devient raisonnable. Et il n'y a pas de gens plus raisonnables que les docteurs de la Loi et les docteurs de la Foi; une somme théologique et un code d'observances procèdent du même esprit, un esprit sécurisant, un esprit offensif-défensif, un esprit prévenu, un esprit pharisien-légaliste, bref un esprit étranger à l'enfance,

étranger au Royaume.

Nos modernes théologiens sont des doctrinaires,
ils expriment des idées,
ils maintiennent des positions,
ils établissent des catégories de grandes personnes.
Au lieu de garder pour eux leur savante machinerie,
ils s'ingénient à la vulgariser.

Qu'ils restent à la porte du Royaume,
après tout, c'est leur affaire,
mais qu'ils empêchent d'entrer
ceux qui ont réellement faim et soif,
c'est bien la pire des malversations.

Promouvoir des systèmes,
être préoccupé par des observances,
se consacrer à des pratiques,
se livrer à des manipulations,
c'est empêcher le jeu de la vie,
c'est étouffer le chant du monde,
c'est trahir l'enfant que nous fûmes,
c'est se mentir à soi-même,
c'est aller contre sa nature,
s'en détourner, s'en éloigner, s'en abstraire,
c'est bloquer le processus de réalisation :
ce qui est la pire forfaiture qu'on puisse commettre,
le mal le plus funeste,
la condamnation sans rémission,
la faute irréparable,
l'atteinte mortelle à la Vie,
l'entrave au jeu libre et spontané
de l'harmonie cosmique.

Or, la fausseté et le mensonge sont à nos esprits
ce que les ténèbres sont à la lumière.
Les ténèbres appellent la lumière,

1. I Co 13.11.

elles témoignent en faveur de la lumière,
lui donnent son relief et son éclat,
comme la roche livre le précieux métal.
La clarté serait-elle concevable sans l'obscurité,
le silence, sans le bruit,
la pureté sans l'impureté,
la transparence sans l'opacité,
la vérité sans le mensonge ?
L'homme qui est dans les ténèbres
parle à son insu de la lumière.
Sans le vouloir, sans le savoir,
il témoigne en faveur de la lumière.
Deux mille ans et plus d'opacité
sont comme un immense repoussoir
qui met en valeur la transparence du message.
Fallait-il que les ténèbres deviennent si épaisses
pour que la nostalgie de la lumière
nous habite comme une irrépressible nécessité !
Fallait-il tant de stupidités
pour que notre intelligence borgnesse
reconnaisse la stupidité de ses prétentions !
Fallait-il que le point oméga
devienne un mirage à l'horizon de notre folie
pour que le surhomme soit décapité !
L'élitisme, favorisé par les drogues
que sont la prière, le jeûne, l'aumône,
les raffinements d'une nourriture choisie,
vaut-il mieux au bout du compte
que l'éthylisme qui facilite la nudité ?
La bouche n'est pas souillée
par ce qu'elle reçoit
mais par les vomissures.
Nous avons toutes les raisons de suspendre
un processus suicidaire d'éruclations
où l'orgueil siège sur des tas d'immondices.
Nous avons suffisamment témoigné
de notre radicale infirmité.
Il est plus que temps de laisser le témoignage
à l'Autre qui ne peut être autre que Lui-même
afin qu'il ait affaire, non pas à une multitude d'identités,
plus illusoires les unes que les autres,
mais à l'identité reconnue dans le miroir,
car le Père ne peut avoir d'autre Témoin que lui-même.
Produisant les mondes visibles,
il paraît détourner son regard
de sa propre contemplation.
Et chaque nouveau champ de perception
semble ajouter un voile à l'Esprit condescendant.

Le Père se manifeste comme par éloignement progressif
dont chacun est un voile qui cache son Visage.
L'homme cherche alors le Visage dans le sens opposé
où il pourrait le rencontrer
jusqu'à ce que toutes les issues lui soient fermées.
Dans la détresse de l'inaccessible,
il consent à rebrousser chemin,
à rentrer à la maison
pour retrouver le premier Voile.
Et l'épreuve ne cessera
que lorsque le *voile* sera devenu *miroir*.
Après avoir regardé partout ailleurs,
il regarde dans le miroir
et découvre enfin l'image
qui, partout ailleurs, était invisible.
Ce qui était caché apparaît,
ce qui était recouvert est dévoilé.

1975

ANNÉE

DE

LA

FEMME

(suite)

LA FEMME

DANS

L'ÉVANGILE SELON THOMAS

La doctrine chrétienne nous enseigne que le péché originel, depuis la faute d'Adam et d'Ève, affecte l'humanité tout entière en la privant du don surnaturel de la grâce : l'homme, dans sa condition de pécheur, ne peut prétendre à la vie éternelle, donc à la vision béatifique, si bien que les âmes des enfants morts sans baptême vont aux limbes, séjour où ils ne peuvent contempler Dieu face à face.

Pour les théologiens traditionnels, la nature humaine déchue n'était pas simplement privée des dons gratuits de Dieu mais elle était devenue captive du démon ; coupée de Dieu, elle n'était pas seulement égocentrique mais attachée au diable plutôt qu'à Dieu.

Le métaphysicien explique les défaillances des hommes sans faire intervenir une faute historique. Dès lors qu'ils s'éloignent de la Source, ils sont soumis aux lois de l'entropie qui expriment le principe de la dégradation de l'énergie. Ils cherchent leur autonomie à travers des forces contraires qui les placent sous l'emprise du dualisme, mais ils n'en gardent pas moins la nostalgie de l'unité originelle et ce n'est que dans la mesure où ils peuvent réaliser le retour à l'Un qu'ils retrouvent l'harmonie et la paix.

De son côté, le psychanalyste nous apprend que les démons ne constituent pas des entités séparées de l'homme. Ils font bel et bien partie intégrante de notre moi. Les psychoses et les névroses qui se traduisent par des difficultés de relations : agressivité, méfiance, orgueil, intolérance, mépris, despotisme, jalousie, persécution, meurtre, suicide, etc., etc., trouvent leur explication « naturelle » dans le climat de la petite enfance, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir quelque mauvais démiurge extérieur.

Ainsi la psychologie, dite des profondeurs, rejoint la métaphysique dans l'étude du comportement humain. Point n'est besoin de faire intervenir la « chute » historique pour expliquer le problème du mal, ni le sang rédempteur pour répondre à notre nostalgie de délivrance. Il est du reste frappant de constater à quel point la doctrine de la chute et celle du rachat sont propres à saint Paul. Plus les conséquences du péché du premier couple sont mises en évidence plus grande apparaît l'œuvre rédemptrice. L'Apôtre a des images saisissantes pour établir le contraste et mettre en valeur par là-même l'œuvre du Ressuscité qui lui est apparu et décidé de l'orientation de sa vie. A l'arbre de la science du bien et du mal répond l'arbre de la croix; à la désobéissance orgueilleuse de nos premiers parents, l'humble obéissance du Fils de Dieu fait homme (Rm 5.19; Phm 2.6-8); pécheurs en Adam, nous sommes rachetés par le Christ (1 Co 3.25; 15.20-22; Rm 8.3; Gal 4.4-5; Col 2.15), etc.

La doctrine paulinienne

Si l'on enlève des Écritures, les nombreux textes de saint Paul qui ont trait à la rédemption par le sang versé, il ne reste que quelques écrits qui ont subi directement l'influence paulinienne. C'est dire que le sort de la chrétienté est inextricablement lié à la doctrine d'un homme qui a prétendu recevoir le message du Christ dans les conditions que nous savons. La crise de Damas a permis à saint Paul de créer un monde nouveau sur les ruines de l'ancien. La Loi a terrassé l'être qui n'était pas structuré pour l'assumer. Elle l'a terrassé mais ne l'a pas tué. En se relevant le « miraculé » renie la Loi au profit de la Grâce instaurée par la Rédemption. Dès lors, la Loi devient occasion de péché : mais « là où le péché s'est multiplié, la grâce a surabondé » (Rm 5.20). Les prémisses du discours une fois établies, tout se déroule avec une logique implacable. Paul n'a qu'à dire tout haut, pour les autres, ce qu'il voit et la *vérité sera dite*. Elle ne sera pas l'objet d'une recherche mais d'un acte de foi : « Si tu confesses de bouche que Jésus est le Seigneur, et si tu crois en ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé » (Rm 10.9). Celui qui ne croit pas est un méchant qui pactise avec l'injustice, le mensonge et le vice.

N'oublions pas que la Loi, contraignante à l'excès, est le substitut d'un père trop puissant qui maintient son fils devenu adulte dans un état de subordination et d'assujettissement. La contrainte est génératrice de névroses ou de psychoses qui peuvent aller jusqu'à la folie et au suicide. Chez saint Paul elle a provoqué l'« accident » de Damas. L'Apôtre a survécu mais son psychisme en a été modifié libérant en lui la composante féminine comprimée et étouffée. Celle-ci, à partir de Damas, va prédominer. C'est ainsi que, à l'apport de la Loi, se substitue l'apport de la Grâce. Désormais, le délire s'organise en fonction de la mission unique dont saint Paul se croit investi : annoncer au monde le Christ crucifié pour nos péchés et ressuscité. Désormais sa vie liée à celle du Christ est à l'origine *d'une nouvelle race d'hommes faits d'esprits pauliniens*. Ici, nous paraphrasons à peine une phrase capitale du président Schreber dans *Mémoires d'un Névropathe*¹. Mais nous copions un autre passage du même livre qui ne demande aucune transposition : « Toute la situation où Dieu se trouve aujourd'hui engagé, à la face de la terre entière et de l'humanité vivant sur la terre repose entièrement sur les rapports singuliers qui sont nés entre Dieu et sa personne. »

Plus l'Apôtre met l'accent sur le rachat plus il magnifie la grandeur de son destin exceptionnel lié au Christ et plus il met en relief la faute originelle qui

1. Traduit de l'allemand par Paul Duquenne et Nicole Sels, Le Seuil, 1975.

fait de tous les hommes des pécheurs. De là ces textes étranges dont le moins qu'on puisse dire est que l'exégèse en est laborieuse : « Celui qui n'avait commis aucun péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin qu'en lui nous devenions justice de Dieu » (2 Co 5,21). « Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la Loi, devenu lui-même malédiction pour nous, car il est écrit : maudit soit quiconque pend au gibet » (Gal 3,13). « Dieu n'a pas épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous tous » (Rm 8,32).

Ainsi selon l'Apôtre notre nature est pécamineuse à la naissance à cause de la faute du premier couple. Mais, dans le couple, c'est la femme surtout qui porte le poids de la faute : « Ce n'est pas Adam qui se laissa séduire mais la femme » (1 Tm 2,14).

La chair au service de l'Esprit

Ce long préambule avant d'entrer dans le vif du sujet peut paraître fastidieux. Il importait cependant de mettre en relief la doctrine de saint-Paul pour montrer à quel point l'enseignement de Jésus s'inscrit en faux contre ce pessimisme foncier et cette misogynie déclarée. Le maître n'hésite pas à glorifier la chair qui permet au Créateur de se contempler dans son œuvre : « Si la chair s'est produite à cause de l'esprit c'est une merveille; mais si l'esprit s'est produit à cause du corps, c'est une merveille de merveille. Mais moi, je m'émerveille de ceci : comment cette grande richesse s'est mise dans cette pauvreté » (log. 29). Il faut être très ignorant ou très inconséquent pour taxer l'Évangile selon Thomas de gnosticisme au sens manichéen du terme. C'est pourtant le reproche le plus fréquent qui lui est adressé par la presse chrétienne. Nous vivons vraiment sur de grossiers malentendus historiques. Un autre logion consacre l'inappréciable valeur du corps lorsqu'il devient instrument de la réalisation; Jésus a dit : « Celui qui a connu le monde a trouvé le corps, mais celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui. » (log. 56). On peut estimer que le caractère ésotérique de ce logion autorise des interprétations diverses. Considéré indépendamment des autres, il peut effectivement alimenter bien des erreurs, mais il faut voir qu'il s'inscrit dans un ensemble admirablement cohérent où la nature, avant que ne surviennent les manipulations des hommes, participe à l'harmonie cosmique. C'est pourquoi Jésus exalte, sans réticence aucune, la merveilleuse vertu de l'enfance, celle dans laquelle baigne encore le tout-petit qui ne s'est pas mesuré au dualisme des hommes. Au lieu de voir dans le nouveau-né une nature viciée au départ, Jésus nous le présente comme le miroir dans lequel l'homme peut contempler son unité originelle. « L'homme âgé ne tardera pas à interroger pendant ses jours un tout petit enfant de sept jours au sujet du lieu de la vie, et il vivra. » (log. 4). Pour le cas où il y aurait encore des zones d'ombre dans les paroles du Maître, continuons nos citations : « Jésus vit des petits qui tétaient. Il dit à ses disciples : ces petits qui tètent sont semblables à ceux qui entrent dans le Royaume » (log. 22). Et si ces paroles nous demeureraient encore un tant soit peu voilées, voici : « Ses disciples lui dirent : quel jour nous apparaitras-tu et quel jour te verrons-nous ? Jésus dit : lorsque vous vous départez de votre pruderie et prenez vos vêtements, les déposez à vos pieds comme les tout petits enfants, les piétinez, alors vous verrez le Fils de celui qui est Vivant et vous n'aurez pas peur » (log. 37). On connaît les paroles des évangiles canoniques sur la vertu de l'enfance.¹ Malgré l'adjonction de détails imagés, la teneur des textes ne laisse subsister aucune ambiguïté sur la vertu de l'enfance citée en

1. Mt 18,1-5; Mc 9,33-37; Lc 9,46-48 et Mt 19,13-15; Mc 10,13-36; Lc 18,15-17.

exemple : pas de péché de nature, donc pas de trace de l'influence paulinienne comme cela arrive ailleurs dans les synoptiques.

Les préoccupations et les sollicitations du monde nous détournent de l'essentiel; elles nous plongent dans un état que Jésus caractérise d'ivresse; il nous faut retrouver le dénuement de l'enfance : « Jésus a dit : Je me suis tenu au milieu du monde et je leur suis apparu dans la chair. Je les ai trouvés tous ivres; je n'ai trouvé parmi eux personnes qui aient soif et mon âme a souffert pour les fils des hommes parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur et ils ne voient pas du tout qu'ils sont venus au monde vides; vides, ils chercheraient également à sortir du monde, si ce n'est que maintenant ils sont ivres. Quand ils auront rejeté leur vin, alors ils changeront de mentalité » (log. 28).

Saint Paul, prenant le contrepied de Jésus, déclare sans ambages : « Une fois devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant. » (1 Co 13.11).

Des deux enseignements antagonistes, celui de Paul a prévalu. Il est plus que temps de renverser la vapeur : « Rendez à César ce qui appartient à César, rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu, et, ce qui est mien, donnez-le-moi. » (log. 100).

Pour Jésus, la nature est bonne au départ. La femme qui est un substitut de la nature n'est plus seulement le piège contre lequel saint Paul nous met en garde ni la procréatrice qui assure la prospérité d'Israël, elle peut aussi bien que l'homme prétendre à la réalisation, elle le peut d'une certaine façon à titre privilégié car sa nature biologique et psychique la prédispose à l'attente, à l'accueil et au don. Elle attend comme la terre la venue de la vie en elle, elle la reçoit amoureusement, elle la fait fructifier dans l'oubli d'elle-même. Le destin ne l'amène-t-il pas à la compréhension du Royaume intérieur ? Mais si la femme est plus que l'homme liée à la nature, celui-ci, substitut solaire, intervient pour que la nature reçoive la vie et l'ait en abondance. Ainsi les dons sont-ils complémentaires : la femme grâce à l'homme et l'homme grâce à la femme peuvent accomplir le vouloir du Père. La complémentarité bien comprise n'implique pas une aliénation d'une part de l'autonomie de chacun d'eux. Au contraire, c'est l'authenticité de l'un qui peut favoriser la réalisation de l'autre dans la liberté et le respect mutuel. Cela veut dire qu'on a le souci de se structurer soi-même dans l'affrontement des difficultés au lieu de chercher à combler ses propres manques en recourant à l'autre. Une méconnaissance de certaines lois élémentaires de la psychologie risque de hâter la mise en commun de névroses et de psychoses qui engendrent la destruction et instaurent une sorte de complicité qui a les apparences de l'union mais bloque tout processus de réalisation.

Le masculin et le féminin

L'homme bien compensé, dont le développement psychique et physique est harmonieux, n'est pas le superchampion, le tarzan, la brute, dont les exploits physiques remplissent les bandes dessinées. Cette virilité postiche est au contraire la marque d'une incomplétude fondamentale. A l'opposé, la femme-enfant, souvent malade, hypocondriaque, qui mobilise sans cesse la compassion du sexe fort pour venir en aide à sa faiblesse et conditionne son entourage afin que personne ne trouble sa narcissique tranquillité, n'est pas prête à assumer son destin de femme. Dans ces conditions, la complémentarité qu'on demande à l'autre n'est qu'une marque de faiblesse, un exutoire ou une béquille dont on

ne peut se passer. Avant de recourir à l'autre, il importe d'être en paix avec soi-même sinon « la chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair »¹. S'il y a entre eux, comme le prétend l'Apôtre, antagonisme, alors il ne faut pas espérer qu'une vie de couple arrangera les choses. Jésus stigmatise ce divorce à l'intérieur d'un même individu : « Pitoyable est la chair qui dépend de l'âme ! pitoyable est l'âme qui dépend de la chair ! » (log. 112). Divorce qui en prépare un autre par suite de l'esclavage qu'entraîne la vie en commun de deux êtres bloqués dans leur évolution psychique et, par voie de conséquence, dans leur expression physique. C'est encore Jésus qui dit : « Misérable est le corps qui dépend d'un corps, et misérable est l'âme qui dépend des deux » (log. 87). L'âme qui souffre de la disharmonie physique du couple est effectivement prisonnière de son propre corps et de celui de son conjoint.

On aurait tort de voir dans les paroles de Jésus qui dénoncent nos pauvres aliénations un certain pessimisme envers notre condition charnelle. C'est lui, nous l'avons vu, qui s'écrie : « Si l'esprit s'est produit à cause du corps c'est une merveille de merveille » (log. 29). Dans le même sens, il dit aussi : « Celui qui a connu le monde a trouvé le corps, mais celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui » (log. 80) Connaître le monde pour l'avoir affronté, pour s'être soumis à l'épreuve, c'est découvrir tout ce qu'a d'illusoire l'accumulation des richesses périssables : argent, biens matériels, connaissances liées à la mémoire, souvenirs entretenus pas l'affectivité, bref, tout le domaine de l'avoir qui se révèle radicalement vain au regard de la Réalité perçue grâce à l'artisan merveilleux de discrimination qu'est le corps. Car c'est lui qui permet de discerner entre le mouvement de l'Esprit et la fixité du cadavre rempli d'images. Du reste Jésus ne manque pas d'assimiler le monde à un cadavre : « Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre et celui qui a trouvé un cadavre le monde n'est pas digne de lui » (log. 56).

La Réalité saisie à la fois dans sa simplicité et dans sa complexité n'est ni l'apanage exclusif de la virilité ni celui de la féminité. Seul l'homme qui est vraiment homme, celui qui a découvert et développé en lui à la fois ses composantes masculines et ses composantes féminines peut connaître le royaume du Père. Il en va de même de la femme : inachevée, elle ne s'accomplira pas avec son partenaire; bien compensée et équilibrée, elle trouvera dans la vie du couple son épanouissement et pourra continuer le processus déjà entrepris de sa réalisation. Le retour à l'Un est le retour à l'androgynie primordiale; celle-ci, virtuelle, est en chaque individu avant de se révéler dans les moments privilégiés de la vie du couple.

Salomé ne peut accorder sa confiance et son estime qu'à un homme dont l'existence quotidienne est sans coupure avec la vie nouménale, un homme qui incarne l'Un dans toutes les activités de la vie, en particulier celles du lit et de la table... D'où sa question : « Qui es-tu, homme ? Est-ce en tant qu'issu de l'Un que tu es monté sur mon lit, et que tu as mangé à ma table ? » (log. 61). La réponse de Jésus est sans ambiguïté : « Je suis celui qui est, issu de celui qui est égal; il m'a été donné ce qui vient de mon Père. « Salomé est comblée : « Je suis ta disciple. » Jésus ajoute : « Par rapport à ceci je dis : quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière : mais quand il est partagé il sera rempli de ténèbres. « L'homme (ou la femme) *désert* est aussi l'homme *vide* du logion 28;

1. Ga 5.17; Rm 7.15.

L'homme partagé est aussi l'homme ivre du même logion. Le premier perçoit sa vie de tous les jours comme étant directement, immédiatement la Vie essentielle. Le second est bloqué par le processus accumulatif de son mental, lequel provoque une véritable mutilation et l'amène à afficher une virilité ou une féminité postiche.

Message libérateur

Lorsque Simon Pierre dit : « Que Mariam sorte de parmi nous, parce que les femmes ne sont pas dignes de la vie » (log. 114), il méconnaît grossièrement les possibilités de réalisations qui sont en elles. Il ne consent à voir que la passivité de leurs entrailles privées du dynamisme créateur du mâle. Lorsqu'elles sont animées par l'Esprit qui est androgyne, les femmes reçoivent la vie dans sa plénitude qui englobe à la fois la force et la grâce, le mouvement et le repos, la virilité et la féminité. Faut-il être clerc pour accuser la réponse de Jésus d'anti-féminisme ? « Voici que je l'attirerai afin de la rendre mâle, pour qu'elle devienne aussi un esprit vivant, semblable à vous, mâles. Car toute femme qui se fera mâle entrera dans le royaume des cieux. »

Dans une autre circonstance, les disciples déroutés par les paroles de Jésus, demandent comment ils peuvent entrer dans le Royaume. Jésus leur dit : « Lorsque vous faites le deux Un, ... afin de faire le mâle et le féminin en un seul pour que le mâle ne devienne mâle et le féminin ne devienne féminin... » (log. 22). Le mâle qui devient mâle par une affirmation intempestive de l'ego est voué à la stérilité, le féminin qui devient féminin par démission est voué aussi à la stérilité : l'un et l'autre, au lieu de se greffer sur l'Esprit vivant, cultive, un personnage qui est mort. Ils embrassent un cadavre, privé radicalement de la faculté de créer, un cadavre fait de tous les amoncellements de l'avoir, de tous les souvenirs du passé, de tous les rêves du devenir, un cadavre qui grossit avec le temps de tous les sédiments accumulés qui durcissent et deviennent béton, empêchant le pur jaillissement de l'instant, l'explosion de la vie dans sa première fraîcheur ou la transparence du regard de l'homme chargé de jours contemplant l'enfant de sept jours. Rien de plus contraire à la constante disponibilité de l'Épouse et de la recherche dynamique de l'Époux entretenues en chaque homme et en chaque femme par l'Esprit vivant.

La voix de Jésus ayant été étouffée dès le commencement, le mâle a continué son affirmation paranoïaque; il s'est lancé sans retenue à la conquête de la terre lui infligeant des blessures de plus en plus profondes, pompant sans retenue ses sources d'énergie, dressant vers le ciel les immeubles de ses grouillantes cités polluées. Oui, on peut dire que le masculin, pour avoir sous-estimé le féminin, s'est lancé à corps perdu dans l'aventure mégalomane, seulement voilà, le béton se fissure, la croissance incontrôlée est devenue inflation galopante. Sans une radicale remise en question de notre comportement « viril », sans une autocritique sans pitié et sans faiblesse, nous allons vers l'éclatement et la déflagration.

Le message de Jésus dans son authenticité originelle portait l'espoir de la femme. Au règne quantitatif de la Genèse qui mène à une croissance démographique débridée : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la » (Gn 1.28), Jésus répond en instaurant le règne de la qualité : « Une femme dans la foule lui dit : bienheureux le ventre qui t'a porté et les seins qui t'ont nourri ! Il lui dit : bienheureuses celles qui ont entendu le Verbe du Père, l'ont observé en Vérité ! Car il y aura des jours où vous direz : bienheureux le ventre qui n'a pas conçu et les seins qui n'ont pas donné de lait. » (log. 79) La femme invitée

à entendre le Verbe du Père plutôt qu'à mettre des enfants au monde, voilà un langage nouveau. Aucun prophète n'a parlé ainsi. Et comme ce langage est étrangement actuel ! Mais la femme ne sort pas seulement de la nuit judaïque qui remonte à la nuit des temps, elle sort de la nuit chrétienne longue de deux millénaires et celle-ci lui fut plus dommageable encore que la première car elle est marquée par le péché de nature. Les mâles, jaloux de leurs prérogatives, eurent la partie belle. Ils se comportèrent comme des conquérants en mission et la femme fut reléguée dans un domaine appauvrissant. Le masculin se masculinisa en se stérilisant et la femme se trouva mutilée dans sa fonction essentielle qui est de devenir un Esprit vivant à l'écoute du Verbe du Père.

Déjà le judaïsme avait brisé l'unité du couple divin Ciel-Terre en rejetant la Déesse-Mère. Le christianisme accentua encore le divorce en mettant l'accent sur la faute originelle. Jésus redresse la situation en réhabilitant la Mère divine : « ... ma mère m'a engendré, mais ma véritable Mère m'a donné la vie » (log. 101.7-8). Il la réintroduit dans la trinité originelle : « celui qui n'aime son Père et sa Mère comme moi ne pourra devenir mon disciple » (log. 101.4-6). Magistrale réhabilitation aux répercussions incalculables ! La femme commence seulement à comprendre ce que cela représente pour elle. Rien d'étonnant à cela car, résignée à demeurer dans une obscurité culpabilisante, elle ne peut que s'habituer lentement à la pleine clarté de l'enseignement de Jésus. La promotion qui lui est offerte la trouve mal préparée à devenir un Esprit vivant. Souvent, elle risquera de témoigner d'un esprit prévenu avant d'entendre le Verbe du Père et de l'observer en Vérité. Puisse l'aventure paranoïaque qui a été trop longtemps celle des mâles lui servir d'exemple à éviter à tout prix ! Le message de Jésus est pour elle plus encore que pour l'homme un message libérateur. Mais si la libération d'une longue servitude, au lieu de s'exprimer en louanges et en actions de grâce, portait en elle l'arrière-goût d'une rancœur et le souci d'une revanche alors tout serait compromis.

Inaugurer une ère nouvelle ne va pas sans de grands remous. Ceux-ci façonnent jusqu'à notre être physique. Un type nouveau apparaît déjà fragile certes car son centre de gravité, avec l'allongement, se déplace vers le haut, mais plus équilibré quant au dosage du masculin-féminin, moins orienté vers l'autre dans l'attente d'une complémentarité indispensable, psychologiquement mieux préparé à s'assumer, et, souhaitons-le de tout cœur, plus apte métaphysiquement à faire le deux Un, le mâle et la femme en un seul « pour que le mâle ne devienne mâle et le féminin ne devienne féminin » (log. 22).

FEMME

*Es-tu Mâle,
Esprit vivant ?
Ou Belial,
Monstre dévorant ?*

*Es-tu utérus,
Porteuse de fœtus ?
Corps d'incarnation,
Ou de gestation ?*

*Qui es-tu ? Yoni,
Vide où s'abîment toutes choses ?
Ou Kundalini,
Point où l'Esprit explose.*

Poème de M. Bernard Michel, inspiré par l'Évangile selon Thomas. M. Michel fait partie de notre Association. Il est professeur d'anglais à Baimbridge, Guedeloupe.

L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LA VERSION COPTE ET LA VERSION GRECQUE

Dans le premier numéro des Cahiers nous avons comparé la version copte et la version grecque du prologue et des deux premiers logia. Puis dans le 2^e numéro nous avons comparé les versions du logion 3. Nous ferons cette fois-ci l'étude comparative des logia 4-5-6. Le P. Oxyr. 654, qui nous a servi jusqu'à présent, ne comporte à la suite du log. 6 que quelques fragments de mots du logion 7 (15 lettres), ce qui est insuffisant pour tenter une reconstitution qui ne soit pas entièrement conjecturale. Nous reprendrons ultérieurement notre étude en nous basant cette fois-ci sur le P. Oxyr. 1 qui reproduit en tout ou partie les logia 26 à 33. Comme nous l'avons fait jusqu'à présent cette étude sera menée parallèlement au commentaire de ces logia.

LOGION 4

Reconstitution de J. A. Fitzmyer

ΟΥΚ ΑΠΟΚΝΗΣΕΙ ΑΝΘΡΩ-
ΠΩΝ ΕΠΕΡΩΤΗΣΕ ΠΑΙ-
ΡΩΝ ΠΕΡΙ ΤΟΥ ΤΟΠΟΥ ΤΗΣ
ΟΤΙ²
ΣΕΤΕ ΠΟΛΛΟΙ ΕΣΟΝΤΑΙ ΠΡΩ-
ΤΟΙ ΕΣΧΑΤΟΙ ΠΡΩΤΟΙ ΚΑΙ
ΣΙΝ

[λέγει Ἰησοῦς]
οὐκ ἀποκνήσει ἀνθ[ρωπος πλήρης ἡμε]
ρῶν ἐπερωτῆσε πα[ιδίον ἑπτὰ ἡμε]
ρῶν περὶ τοῦ τόπου τῆ[ς ζωῆς καὶ ζήσει· εἰ]
σετε ὅτι πολλοὶ ἔσονται π[ρῶτοι ἔσχατοι καὶ]
οἱ ἔσχατοι πρῶτοι καὶ [ζωὴν αἰώνιον ἔξου]
σιν.

Trad. du copte

- 1 Jésus a dit :
- 2 l'homme âgé ne tardera pas
- 3 à interroger pendant ses jours
- 4 un tout petit enfant de sept jours
- 5 au sujet du lieu de la vie,

1. Texte mutilé d'Oxyrhynque.
2. Correction écrite au-dessus de la ligne.

Trad. du grec

- 1 [Jésus dit :]
- 2 l'ho[mme chargé de jo]urs
n'hésitera pas
- 3 à interroger
- 4 un enf[ant de sept jo]urs
- 5 au sujet du lieu de la [vie,

6 et il vivra,
 7 parce que beaucoup de premiers
 deviendront derniers,
 8 et ils seront unifiés.

6 et il vivra.]
 7 Il [saura] que beaucoup de pre[miers]
 seront [derniers,
 et] les derniers seront premiers,
 8 et ils [auront la vie éternelle]

Verset 2

Jusqu'à présent l'ensemble des traducteurs a rendu le verset copte par : l'homme vieux dans ses jours...

C'est le mot à mot du texte : ΠΡΩΗΕ ΝΖΛΛΟ ΖΝ ΝΕΥΖΟΥΥ. Même construction au logion 83 où deux traductions sont théoriquement possibles : ... et la lumière qui est en elles est cachée. Dans l'image de la lumière du Père, elle se dévoilera... ou bien : ... et la lumière qui est en elles est cachée dans l'image de la lumière du Père. Il (ou elle) se dévoilera... Dans les deux logia, il apparaît que si la place du complément ne correspond pas à la construction habituelle de la phrase copte — sujet, verbe, complément — c'est pour en accentuer l'importance : l'homme âgé ne tardera pas, **pendant ses jours**, à interroger... — **Dans l'image de la lumière du Père** elle se dévoilera... Dans le cas qui nous intéresse présentement, tout se passe comme si les traducteurs modernes du texte copte avaient renouvelé l'erreur commise précédemment dans la version grecque; ceci conduit d'ailleurs à une incongruité qui laisse perplexe les commentateurs : l'homme vieux dans ses jours... Le grec apparaît donc dans ce verset comme une lecture hâtive du copte.

Verset 4

Nous avons d'une part dans le copte : un tout petit enfant (lit. : un petit enfant petit ΟΥΚΟΥΕΙ ΝΨΗΡΕ ΨΗΗ) et d'autre part dans le grec : un enfant (παιδίον). Il semble bien, à choisir, que c'est le texte copte qui soit le mieux adapté au contexte du logion; le grec se présente donc comme une traduction défectueuse du copte. D'ailleurs dans les évangiles canoniques la nuance du texte copte réapparaît puisqu'il est parfois question des petits (μικρός).

Verset 7

G. Garitte fait observer : « on lit : περι τοῦ τόπου τῆ[ς ζωῆς καὶ ζή]σεται· ὅτι πολλοὶ ἔσονται... On trouverait plus naturel πολλοὶ γάρ, au lieu de ὅτι πολλοί, et l'on comprend que cet ὅτι ait induit tel critique à suppléer devant lui un verbe tel que εἴσεται « il saura », quoique le copte n'ait aucun verbe semblable en ce passage. Le copte emploie ici la conjonction ⲛⲉ qui peut avoir le sens explicatif de γάρ, mais qui est, dans l'immense majorité des cas, le correspondant du grec ὅτι (1149 fois dans le N.T. !). Le traducteur grec a rendu le mot copte suivant l'équivalence la plus fréquente ». A cela A. Guillaumont réplique : « nous ne voyons pas pourquoi ὅτι πολλοί paraît peu naturel à M. Garitte; ὅτι a ici son sens causal de « parce que ». Son emploi au lieu de γάρ, qui marquerait un lien plus étroit, trahit peut-être un certain artifice dans la composition de ce logion, les mots qui suivent étant pris textuellement à Mc 10.31 »¹.

En fait ce passage témoigne une nouvelle fois que la version grecque d'Oxyrhynque est intermédiaire entre le texte copte et les canoniques. A noter qu'il se retrouve dans les évangiles de Mt, Mc et Lc dans un contexte qui rend son emploi aberrant : dans les deux premiers, il apparaît sans transition à la fin d'une péricope qui traite de la récompense promise au détachement; quant à Lc, l'insertion n'est

¹, Ce verset de Mc est le suivant : Or beaucoup de premiers seront derniers et les derniers, premiers, // Mt 19,30 // Lc 13,30.

pas mieux venue : là sera le pleur et le grincement des dents, quand vous verrez Abraham et Isaac et Jacob et tous les prophètes dans le royaume de Dieu, mais vous jetés à l'extérieur. Et ils viendront du levant et du couchant et du nord et du sud, et ils s'assièrent à table dans le royaume de Dieu. Et voici : il y a des derniers qui seront premiers et il y a des premiers qui seront derniers. (Lc 13.28-30).

Verset 8

La restitution de J. A. Fitzmyer basée sur Jn 3.16, 36; 5.24 est conjecturale. Lagrange rétablit ainsi : ([μόνοι ζώην ἔξου]σιν : (et) seuls ils auront la vie. Dans la mesure où ces reconstitutions sont exactes elles montrent à nouveau la dégradation qui s'opère en passant du copte au grec.

LOGION 5

ΛΕΓΕΙ ΤΗΣ
ΘΕΝ ΤΗΣ ΟΨΕΩΣ ΣΟΥ ΚΑΙ []
ΑΠΟ ΣΟΥ ΑΠΟΚΑΛΥΨΕΤ[]
ΤΙΝ ΚΡΥΠΤΟΝ Ο ΟΥ ΦΑΝΕ[]
ΚΑΙ ΘΕΘΑΜΜΕΝΟΝ Ο Ο[]

λέγει Ἰη(σοῦ)ς γ[νώθι τὸ ὄν ἔμπροσ] []
θεν τῆς ὄψεως σοῦ, καὶ [τὸ κεκαλυμμένον] []
ἀπὸ σου ἀποκαλυφ<θ>ήσεται[αὶ σοι] οὐ γὰρ ἔσ[]
τιν κρυπτόν ὃ οὐ φανε[ρὸν γενήσεται] []
καὶ θεθαμμένον ὃ οὐκ ἐγερθήσεται[] []

Trad. du copte

1 Jésus a dit :
2 connais ce qui est devant ton visage
3 et ce qui t'est caché te sera dévoilé
4 car il n'y a rien de caché qui
n'apparaîtra

Trad. du grec

1 Jésus dit :
2 c[on]nais ce qui est de]vant ton visage
3 et [ce qui t'est caché] te sera dévoilé
4 car il n'est rien de caché qui ne
[devienne] appa[rent]
et enterré qui ne [ressuscite]

La reconstitution de la fin du verset 4 du papyrus d'Oxyrhynque est vraisemblablement exacte. Elle est confirmée par une inscription portée sur un cercueil qui fut trouvé dans le hameau de Behnesa (l'ancienne Oxyrhynque). Elle est datée du 5^e ou 6^e siècle. La voici :

λέγει Ἰησοῦς οὐκ ἔστιν τεθαμμένον ὃ οὐκ ἐγερθήσεται.

« Jésus dit : il n'y a rien d'enterré qui ne ressuscite (ne se dresse) »

Cet embellissement littéraire — pour reprendre les termes de J. A. Fitzmyer — du papyrus d'Oxyrhynque, qui d'ailleurs ne se retrouve même pas dans les canoniques, montre — pour paraphraser R. M. Grant et D. N. Freedman¹ — la façon dont les premiers chrétiens firent le pont entre leur propre foi issue du paulinisme et l'enseignement de Jésus.

A noter par ailleurs que le logion 5 se retrouve, à quelques détails près, quatre fois² dans les Évangiles canoniques dans un contexte qui montre son insertion artificielle. Mc 4.22 // Lc 8.17 se situe après l'épisode de la lampe (cf. log. 33); Mt 10.26 se situe après l'évocation de persécutions et de tribulations et Lc 8.17 après une mise en garde contre l'hypocrisie des Pharisiens.

1. Cf. dans le même cahier « L'Évangile selon Thomas, sa nature... »

2. Mc 4.22 // Lc 8.17 et Mt 10.26 // Lc 12.2

[..]ΕΤΑΖΟΥΣΙΝ ΑΥΤΟΝ Ο[
 [..]ΓΟΥΣΙΝ ΠΩΣ ΝΗΣΤΕΥ[
 [.....]ΜΕΘΑ ΚΑΙ ΠΩΣ[
 [.....]ΑΙ ΤΙ ΠΑΡΑΤΗΡΗΣ[
 [....]Ν ΛΕΓΕΙ ΙΗΣ[
 [.....]ΕΙΤΑΙ ΜΗ ΠΟΙΕΙΤ[
 [.....]ΗΣ ΑΛΗΘΕΙΑΣ ΑΝ[
 [.....]Ν Α[.]ΟΚΕΚΡ[
 [.....]ΚΑΡΙ[.] ΕΣΤΙΝ [
 [.....]Ω ΕΣΤ[
 [.....]ΙΝ[

[ἐξ]ετάζουσιν αὐτὸν οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ καὶ[
 [λέ]γουσιν· πῶς νηστεύ[σομεν, καὶ πῶς προσ[
 [ευξό]μεθα καὶ πῶς [ἐλεημοσύνην ποιή[
 [σομεν, καὶ τί παρατηρήσ[ομεν ὅταν δεῖπ[
 [νώμε]ν ; λέγει Ἰη(σοῦ)ς· [μὴ ψεύδεσθε καὶ ὁ[
 [τι μισ]εῖται μὴ ποιεῖτ[ε· πάντα γὰρ ἔστ[
 [αὶ πλήρ]ης ἀληθείας ἀν[τὶ τοῦ οὐρανοῦ· οὐ[
 [δὲν γὰρ ἔστ]ι·ν ἀ[π]οκεκρ[υμμένον ὁ οὐ φανε[
 [ρὸν ἔσται· μα]κάρι[ός] ἔστιν [ὁ ταῦτα μὴ ποιῶν].
 [πάντα γὰρ ἐν φανερ]ῶ ἔστ[αι παρὰ τῷ πατρὶ ὁς]
 [ἐν τῷ οὐρανῶ ἔστ]ι·ν. [

Trad. du copte

1 Ses disciples l'interrogèrent et lui dirent :
 2 veux-tu que nous jeûnions,
 3 comment priions-nous,
 4 comment donnerons-nous l'aumône,
 5 et qu'observerons-nous en matière de nourriture ?
 6 Jésus dit :
 7 ne dites pas de mensonge,
 8 et, ce que vous récusez, ne le faites pas,
 9 parce que tout est dévoilé à la face du ciel.
 10 Il n'y a rien en effet de caché qui n'apparaîtra
 11 et il n'y a rien de recouvert
 12 qui, à la longue, ne puisse être dévoilé

Trad. du grec

1 [Ses disciples] l'interrogent [et di]sent :
 2 Comment jeû[nerons-nous,
 3 et comment prie]rons-nous,
 4 et comment [ferons-nous l'aumône,
 5 e]t qu'obser[verons-nous lorsque nous mangero]ns ?
 6 Jésus dit :
 7 [ne mentez pas
 8 et ce que vous récu]sez, ne le faites pas.
 9 [Car tout sera plein de] vérité dev[ant le ciel
 10 car il n'y a rien de] caché [qui ne sera con]nu.
 11 Heu]reux est [celui qui ne fait pas ces choses ;
 12 car tout] sera mani[festé auprès du Père qui] est [dans le ciel.]

Verset 2

La forme du copte et du grec est différente. Il est possible que le traducteur grec ait pris l'initiative d'harmoniser la version copte compte tenu du début des deux versets qui suivent.

Verset 9

Le rédacteur de la version grecque a dû chercher à contrebalancer par **vérité** le mot **mensonge** du texte copte qui a dû lui paraître trop abrupte dans le contexte..

Verset 11 et 12
du P. Oxyr.

La reconstitution selon J. A. Fitzmyer des v. 11-12 du texte d'Oxyr. n'est donnée qu'à titre indicatif car sa coloration moralisante est étrangère à l'esprit du logion. Il est probable que c'est une association d'idées avec le début du logion suivant : **heureux...** qui a conduit le traducteur grec à ajouter une conclusion au logion du texte copte.

L'ÉVANGILE SELON THOMA

REVUE DE PRESSE

OC
N° 248

LA PRÉSENTE REVUE DE PRESSE
*serre de moins près que les deux premières l'actualité journalistique. Nos travaux con-
nuent, certes, à susciter des réactions parfois vives mais ils invitent également à une réflexi-
pondérée qui permet l'approfondissement et l'échange fructueux. Par ailleurs, notre reta-
à signaler certains comptes rendus s'explique par la date tardive à laquelle les artic-
nous sont parvenus.*

Ce nous est une joie de signaler une recension de « *Saint Paul ou le Colos
aux pieds d'argile* » en langue d'Oc, parue dans la revue OC¹ sous la signatu-
du Peire Pessamesa.

Le livre est clairement résumé et certains passages essentiels sont mis e-
valeur, spécialement ceux qui ont trait à la « *lirica cortesa de nòstreï trobadors* »
Le Père Pessamesa commente :

« aquest enfuocament de l'amor calurosa correspondrià a la quèsta de l'Amc
que ren au mond pòu apaiser. Lei catars, a l'enrevès de l'angelisme paul-
nian « la femna angel o demòni » afortissiàn un perdon generós ai terme
d'una vida pecadoira, en fasent mòstra ansinta d'una bontat naturala qu-
luòga de « culpabilisar » lei fidèus au contrari li permetià de pas tomba-
dins lo trabuquet de l'angelisme. Mai la votz de l'Occitània foguèt es-
tofada dessus lei lenhièrs dreissats per lei poder civils e religiòs. L'esta-
inferior de la femna de segles durant es un eritatge directe de la pensad-
de Pau, que segons eu e la Genesi, la femna serià l'encausa que lo peca-
aguèt intrat dins lo mond. »

Le critique montre que l'intérêt de l'ouvrage est double : d'une part, qu-
la renaissance occitane peut être appréciée sur un autre plan que celui de la poli-
tique socialiste, d'autre part, qu'entre le pessimisme forcené et l'optimism-
béat, il y a une troisième voie : celle de la Métanoïa :

« Leis espechaires de la misèria volon s'encargar deu salut nòstre, lei
fervorós dau progrès parlan deis endemans melhors. Lei fachs nos mòstrar
la sièsa é lo realisme de la via dau mitan. »

Après avoir fait mention de l'Association Métanoïa (cambiament de menta-
lité), le Père Pessamesa signale le monastère du même nom et conclut : « es ur-
fach de notar e de marcar d'una peïra blanca o d'una crotz catara. »

1. Revista de las lestras e de la pensada occitanas, 11, carrièra Crotz-Baranhon. 31000 Tolosa.

« *Panorama* » est le principal hebdomadaire hollandais, l'équivalent en France de *Paris-Match*. Il consacre sa couverture et son article de fond, dont nous n'avons eu la traduction que récemment, à la publication de l'Évangile selon Thomas par nos éditions. L'article intitulé : « *Jésus était autre* » annonce en gros caractères que la parution de l'Évangile selon Thomas par les soins de Philippe de Suarez *bouleverse les idées que nous avons depuis vingt siècles sur la personne du Sauveur*.

Il apparaît en tout cas que « *Panorama* » sous la plume de Mr. Peter Hagtingeus, ne se soit guère soucié de ménager la susceptibilité des uns et des autres comme en témoignent les têtes de chapitre : *Les quatre évangiles sont faussés ; L'Église a trahi son fondateur ; Jésus et Bouddha ont parlé des mêmes choses*, etc.

Il semble par ailleurs que l'attention de l'enquêteur ait été particulièrement frappée par la parole de Jésus : « ... Il y aura des jours ou vous direz : bienheureux le ventre qui n'a pas conçu et les seins qui n'ont pas donné de lait », et ce, 2 000 ans avant le Club de Rome, comme il est fait allusion dans le reportage ; Mr. P. Hagtingeus avance non sans malice que ce secret vieux de 2 000 ans devrait donner au Pape de Rome *la chair de poule*.

A propos de cette enquête sans compromission de *Panorama*, d'aucuns pourraient parler, comme pour celle de *Paris-Match* à laquelle elle s'apparente, de « sensationnalisme ». Il n'en reste pas moins réconfortant de constater que la Hollande, à propos de la découverte de l'Évangile selon Thomas, reste dans la grande ligne de liberté frondeuse qui a été la sienne au cours des siècles.

N'oublions pas que dans le passé beaucoup d'écrivains religieux proscrits en France eurent recours à l'imprimerie hollandaise pour faire paraître leurs travaux.

Il convient également de signaler à cette occasion que, parmi la pléiade d'érudits et de savants qui cherchèrent à identifier les papyrus grecs d'Oxyrhynque au moment de leur découverte au début du siècle, seul le savant hollandais J. A. H. Michelsen avait établi qu'il s'agissait de fragments de l'Évangile selon Thomas comme le montrera plus tard sans ambiguïté le texte copte correspondant (J. A. H. Michelsen « *Uittrekrrels wit het Evangile volgens Thomas* » dans *Teyler's Theologisch Tijdschrift*, 7 (1909) p. 214-233).

Un esprit prévenu ne peut entrer dans la compréhension des paroles authentiques de Jésus. L'article du pasteur Claude Schwab paru dans la *Gazette de Lausanne* en est un témoignage particulièrement éloquent. Ainsi il cite — pour la petite histoire, dit-il — le logion 114, ne se doutant pas qu'il profane un texte dont nous tentons humblement dans ce Cahier de faire ressortir la confondante grandeur.

La carence de cet article a motivé une réponse signée *Louis Vadot* dans la *Gazette de Lausanne* du 25 juillet, réponse qui contient de bons éléments et d'autres très pauvres. A son actif, notons la remarque suivante : « Le contenu de plusieurs passages rejoint étrangement les préoccupations de nombreux scientifiques de notre époque... » Par contre, l'insistance sur la tendance « gnosticiante » des logia révèle une incompréhension totale du caractère « réaliste » des Paroles de Jésus et, par exemple, de l'importance que revêt le corps dans l'œuvre de réalisation.

Un journal qui affiche en exergue la « constante nécessité d'une critique réformatrice » nous laisse quelque peu pantois lorsqu'un de ses rédacteurs attitrés s'en prend à l'ensemble de notre recherche et spécialement à l'Évangile selon Thomas.

Il nous faut cependant rendre hommage à son directeur qui a accepté sans réticence de publier dans le n° du 25 août 1975 notre réponse intégrale. Voici donc à la suite l'attaque et la réponse.

LE CINQUIÈME ÉVANGILE ou la naïveté

La publicité

Il y a peu, *Paris-Match* consacrait deux pages à une « sensationnelle découverte restée secrète pendant trente ans qui pourrait bien constituer l'un des plus grands événements depuis les origines de l'humanité » (le refrain est le même que pour la découverte des Manuscrits de la Mer Morte et, plus récemment, pour les pierres d'Ica).

Fort sérieusement, Robert Serrou y affirmait qu'un certain Philippe de Suarez avait traduit pour la première fois un Évangile de Thomas, inconnu jusqu'ici et qu'à la suite de ce travail on pouvait conclure que « vingt siècles de christianisme se sont trompés sur la personne de Jésus » et encore que « l'évangile de Thomas, et lui seul, contient les paroles authentiques de Jésus ».

Tardivement prudent, l'auteur ajoutait que pareille affirmation, « si elle se révélait exacte, remettrait en cause les fondements mêmes du christianisme ».

On ne parle bien, et avec autorité, que de ce qu'on ignore car, chacun le sait : au pays des aveugles, on est toujours le roi...

Et puis, voici qu'arrive le 30 mars et que la télévision se met en mal d'histoire religieuse avec une table ronde intitulée : « Jésus : que savons-nous de lui ? » Trois théologiens (deux catholiques et un protestant) englués dans le doute et le mystère au nom du respect d'autrui, un rabbin fort pertinent, un historien marxiste sans complexe et deux néognostiques, l'un silencieux mais beau, l'autre austère mais convertisseur¹. J'étais heureux de voir ce dernier car j'avais eu la mauvaise pensée que ce nom n'était qu'un pseudonyme de son voisin.

Le débat fut médiocre, les théologiens timorés, et ce fait jeta le trouble dans l'esprit de beaucoup d'auditeurs (il suffit d'en lire les réactions dans *La Croix*).

Le corps du délit

Toujours à l'affût d'idées nouvelles, j'avais lu les trois ouvrages publiés par les éditions *Métanoïa*. *Le Colosse aux pieds d'argile*² contient de belles pages qui sortent des chemins battus et il propose des ouvertures alléchantes. *Paroles de Jésus et pensée orientale*³ m'avait assez dérouté car si j'ai apprécié la première partie du livre qui, pour n'être pas très original, n'en présente pas moins en un raccourci assez léger, une synthèse juste la plupart du temps sur le Royaume : réalité centrale des évangiles et sur le messianisme, j'ai regretté à partir de la page 23 une

confusion regrettable entre eschatologie et apocalyptique. Certes, j'admire la connaissance du bouddhisme dont fait preuve l'auteur (je n'y connais rien) mais ma réserve est grande à l'égard de ce qu'il sait du christianisme primitif. En tout cas ce livre n'aurait dû paraître qu'en troisième position dans la collection puisqu'il repose entièrement sur l'affirmation gratuite de la page 8 : « L'Évangile selon Thomas qui représente la source principale de nos évangiles actuels. ».

Le troisième volume : *L'Évangile selon Thomas*⁴ est un gros livre où l'on a poussé le luxe jusqu'à fournir le texte copte réécrit à la main et une traduction reproduite trois fois intégralement dans le corps de l'ouvrage.

Mais, puisqu'on affirme que le trésor a été gardé trente ans sous le boisseau, il convient, sans doute, d'expliquer un peu la découverte de ce nouvel évangile.

La découverte

En 1945, pratiquement en même temps et de la même manière qu'on découvrait, à Qoumran en Palestine, les Manuscrits de la Mer Morte, venaient au jour, à Khénoboskion en Haute Égypte, treize parchemins remarquablement conservés, contenant quarante-neuf traités provenant de la bibliothèque d'une communauté copte du IV^e siècle.

On en parle peu, l'attention du monde entier étant monopolisée par la trouvaille de la Mer Morte et par les événements de Palestine. Il faut dire, aussi, que la bibliothèque copte appartenait à une secte gnostique relativement tardive, que les circonstances égyptiennes défavorisaient particulièrement les savants susceptibles de s'intéresser à la découverte. De plus, en 1945, un coptisant était un être aussi rare qu'un spécialiste du hittite.

Au nombre des quarante-neuf traités (la plupart encore mal connus car le musée du Caire les garda secrets longtemps), un évangile se fait particulièrement remarquer par la sobriété de sa gnose : l'évangile selon Thomas.

1. Dans l'ordre : R.-P. Jean-François Six, R.-P. Soisson, Étienne Trocmé, Josy Eisenberg, Gilbert Mury, Émile Gillibert, Philippe de Suarez.

2. Émile Gillibert, *Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile*. Éd. Métanoïa, 1974.

3. Émile GILLIBERT, Éd. Métanoïa, 1974.

4. Traduction, présentation et commentaires de Philippe de Suarez. Éd. Métanoïa, 1974, 354 pages.

5. Ceci sans vouloir déflorer un article ultérieur du professeur Michel Bouttier qui fera le point de la question.

Les savants laborieux

On connaît plusieurs évangiles de ce titre qu'il ne faut pas confondre. Celui-ci est attesté déjà par Origène au III^e siècle et par trois fragments de papyrus grecs découverts à Oxyrhynque vers 1900. En 1956, parut l'édition photographique de P. Labib et, dès 1959, les traductions de Jean Dotresse (témoin de la découverte), de A. Guillaumont, H. C. Puech, G. Quispel, W.-C. Till et Yassah Abd Al Masih, et en 1961 celle de Rodolphe Kasser qui, dans son avant-propos, disait : « Plusieurs spécialistes se sont déjà attachés à traduire et analyser l'évangile selon Thomas... Après ces travaux, notre étude et notre version seront-elles de quelque utilité ? L'édition d'ensemble que nous présentons ici peut-elle faire autre chose que de répéter, en les condensant et en les vulgarisant, les opinions de ceux qui, avant nous, ont abordé ce texte apocryphe¹ ? ».

J'aime l'humilité de ce savant, dont le travail, dès 1960, était bien supérieur à celui qui sert de prétexte à notre article ! Ce dernier y retranchant plus qu'il n'y ajoute... Les prétentions des auteurs de « Métanoïa » sont ridicules et puérides, après une dizaine d'ouvrages et des centaines d'articles publiés à ce jour.

Le V^e évangile

La gnose pré-chrétienne et chrétienne est maintenant fort bien connue. Son idéologie fait grand cas d'une forme de connaissance religieuse supérieure, réservée à des initiés, qui oppose de façon pessimiste l'esprit au corps, la lumière aux ténèbres, le Bien au Mal. Il en existe de nombreuses formes représentées par diverses écoles, mais toutes ont en commun ce goût des paroles secrètes de Jésus ou des apôtres. Parmi ceux qui auraient bénéficié de l'enseignement mystérieux de Jésus, les écoles gnostiques font une place de choix à Matthieu, à Philippe, à Jacques et surtout à Thomas, dont des traditions anciennes font le jumeau de Jésus.

Notre évangile se présente sous la forme d'un florilège de cent quatorze paroles de Jésus qui se suivent sans aucun contexte géographique ou historique, ce qui, bien sûr, confirme la théorie des recueils de paroles (*logia*) qui, dans l'hypothèse de la critique historique, sont la source première des rédactions ultérieures.

Tout laisse penser que nombre de ces 114 paroles sont anciennes et quelques-unes authentiques.

L'essentiel du recueil pourrait remonter à la fin du I^{er} siècle, mais il est bien évident que d'autres paroles représentent une idéologie étrangère au christianisme primitif et que certaines ont été manifestement retouchées pour aller dans ce sens.

Le procès

L'intérêt principal de l'évangile selon Thomas est de nous faire mieux connaître le stade ancien d'une des idéologies dont les premiers chrétiens ont eu le plus à garder.

La « traduction » de Ph. de Suarez est bonne dans l'ensemble, encore que faite avec peu de sens critique. L'ouvrage, malgré son apparence soignée, est mal construit : pourquoi, alors que la traduction est reproduite trois fois par ailleurs, être obligé sans cesse de se reporter au texte en lisant les commentaires. La bibliographie est fort incomplète et simpliste. Pourtant, l'auteur n'hésite pas (page 319) à écrire : « Si donc nous avons pensé donner au spécialiste un instrument de travail, nous n'avons pas oublié le lecteur non averti qui pressent la grandeur incomparable du texte et désire s'en imprégner 'en buvant à la source' » Suit une sorte de fondamentalisme copte ! En vérité, c'est là ce que mon titre appelle « la naïveté » et je me trouve très gentil en le disant.

Un exemple

Je ne citerai ici que la dernière strophe de l'évangile qui permettra au lecteur d'apprécier si nous avons là une « parole authentique » du Maître :

« Simon Pierre leur a dit : « Que Mariam sorte de notre groupe ! parce que les femmes ne sont pas dignes de la Vie ».

« Jésus a dit : « Voici, moi je l'entraînerai à devenir mâle pour qu'elle soit elle-même Esprit vivant, ressemblant à vous, mâles, parce que toute femme qui sera mâle entrera dans le Royaume des cieux » (1).

J.-M. CHARENSOL

1. Rodolphe KASSER, *L'Évangile selon Thomas*, présentation et commentaire théologique. Ed. Delachaux et Niestlé, 1961.

UNE RÉPONSE

A la suite de la parution de l'article de J.-M. Charensol : « Le cinquième évangile ou la naïveté », nous avons reçu des éditions Métanoïa la lettre que nous publions ici.

M. Charensol ayant malmené les éditeurs il est juste que nous donnions à M. Gillibert, directeur de ces éditions, la possibilité de répondre. Il le fait, du reste, sans ménagement.

La partie est maintenant jouée. Nous nous arrêtons là.



Permettez-moi de vous dire la déception que j'éprouve à la lecture de l'article de J.-M. Charensol intitulé : « Le cinquième évangile ou la naïveté », paru dans *Évangile et Liberté* du 7 juillet 1975.

Passant en revue les publications confessionnelles susceptibles de rendre compte avec une certaine bienveillance des travaux qui sont publiés aux Éditions Métanoïa, je songeais tout d'abord à votre Journal. C'est vous dire que j'étais loin de m'attendre aux attaques dont est victime en particulier M. Philippe de Suarez.

L'article de M. J.-M. Charensol, qui vient après ceux de la presse réactionnaire de diverses tendances, est le résumé et le dénominateur commun d'idées toutes faites : des poncifs, des affirmations gratuites, des généralités vagues, des jugements sommaires, des sentences arbitraires, etc. Quelques exemples : *On ne parle bien, et avec autorité que de ce qu'on ignore... Il propose des ouvertures alléchantes... Un raccourci assez léger. Un évangile se faisait particulièrement remarquer par la sobriété de sa gnose. Les prétentions des auteurs de Métanoïa sont ridicules et puériles... La gnose pré-chrétienne et chrétienne est maintenant fort bien connue. (M. Charensol a de la chance.) Et cette définition : Son idéologie (celle de la gnose) oppose de façon pessimiste l'esprit au corps, la lumière aux ténèbres... La traduction est bonne encore que faite avec peu de sens critique. L'ouvrage, malgré son apparence soignée, est mal construit, une sorte de fondamentalisme copte, etc. etc.*

Et cette exécution superbe : *L'intérêt principal de l'Évangile selon Thomas est de nous faire mieux connaître le stade ancien d'une des idéologies dont les premiers chrétiens ont eu le plus à garder (il faut sans doute lire (se) garder).*

Et l'exemple final (log. 114) pris dans une mauvaise traduction, alors que M. Charensol a sous les yeux celle de Philippe de Suarez. Le critique rapetisse tout, nivelle tout, ramenant tout à sa mesure : la naïveté dont nous accuse cet entrepreneur de démolition devient dans sa bouche un compliment.

Tout cela est infiniment triste et indigent. Tout cela montre la misère dans laquelle se débattent les partisans d'une « critique réformatrice » qui se veut avancée.

Dois-je vous dire que le compte rendu des travaux de Métanoïa n'est qu'un signe parmi d'autres de cette grande misère de la « critique réformatrice » qui manque de conviction et de courage. Prenons le numéro précédent d'*Évangile et Liberté* qui tente une sorte de réhabilitation d'André Gide. L'initiative est heureuse. Mais le résultat ! Nulle part je n'ai trouvé ce qui me paraît être la grande novation de Gide, c'est-à-dire la dissociation de l'enseignement de Jésus d'avec celui de Paul de Tarse. Car Gide s'étonne dans son journal *que le protestantisme, en repoussant les hiérarchies de l'Église, n'ait pas repoussé du même coup les oppressantes institutions de saint Paul, pour ne relever plus que des seuls Évangiles*¹. Plus tard, il écrit : *Ce n'est jamais au Christ, c'est à saint Paul que je me heurte et, c'est en lui, jamais dans l'Évangile, que je retrouve tout ce qui m'avait écarté*². Ne voulant plus connaître que le message de Jésus, il écrit encore : *Entre lui et moi, je tiens Calvin*

1. *Journal*. La Pléiade, p. 96.

2. *Journal*. La Pléiade, p. 599.

ou saint Paul pour deux écrans également néfastes. Ah ! si le protestantisme avait aussitôt su rejeter saint Paul ! Mais c'est à saint Paul, non au Christ que précisément Calvin s'apparente¹. Enfin, il y a toute *La Symphonie Pastorale*, où le pasteur, alias Gide, défend cette grande idée qu'il résume en disant catégoriquement : *Simple-ment, entre le Christ et saint Paul, je choisis le Christ*².

Pour n'avoir pas osé aller tout de suite au fond des choses « Évangile et Liberté » devra dans quelques années faire une nouvelle réhabilitation de Gide. Sa rédaction jugerait-elle les lecteurs trop puérils pour supporter maintenant une critique réaliste, exigeante et lucide ?

Est-ce que la pointe avancée d'un christianisme qui se veut libéral ne serait pas le stade le plus poussé d'une sorte de déliquescence qui n'a plus de nom dans aucune langue ? Mais avant de faire la deuxième révision du procès de Gide, « Évangile et Liberté » aura à entreprendre la révision du procès de Thomas. Du reste, le mot *procès* est bel et bien sous la plume de M. Charensol. Désormais ce Monsieur est au procès de l'Évangile selon Thomas ce que l'évêque Cauchon était à celui de Jeanne d'Arc. Et ce qui est d'une gravité sans nom c'est que ces choses se passent en 1975 dans un journal chrétien qui affirme : « *la constante nécessité d'une critique réformatrice* ».

Tout ne serait pas irrémédiablement perdu si ce journal avait le courage de revoir sur-le-champ ses positions comme on se fait pardonner une offense tout juste après un mouvement d'humeur. Cependant, le pardon n'est pas à adresser aux auteurs de *Métanoïa*, pour qui les tempêtes ne sont que des épreuves de fidélité, mais bien à celui qui est réellement offensé dans l'affaire : JÉSUS.

Ne pas ressentir au fond de ses entrailles que les paroles de Jésus dans Thomas sont authentiques, débarrassées de ce messianisme conquérant qui depuis deux mille ans nous vaut tant de mal, rattacher ce message unique à une vague idéologie dont les chrétiens ont eu à se garder, c'est faire montre de la plus grande indigence. Et cette condamnation qui se veut sans appel est intitulée : LE PROCÈS.

M. Charensol ne croyait pas si bien dire ! Seulement en faisant le procès de l'Évangile selon Thomas, il nous montre que le visage de Jésus tel qu'il ressort de cet Évangile lui est voilé, hermétiquement étranger. Qu'il le soit aussi pour tous les lecteurs d'*Évangile et Liberté* c'est ce que je ne veux me résoudre à accepter et j'attends, avec l'impatience que vous pouvez deviner, votre lettre qui me dira si le faible espoir que je nourris encore d'une réparation à la mesure de l'offense n'est pas vain.

Bien à vous,

Émile GILLABERT

1. *Journal*. La Pléiade, p. 300.

2. *Symphonie Pastorale*, Gallimard.

L'Évangile selon Thomas

sa nature

sa langue originelle

divergences des spécialistes

Dans le précédent numéro des Cahiers, nous avons indiqué (p. 51), à l'occasion de la revue de presse, que nous mettrions en relief les divergences entre les théories de A. Guillaumont et de J. Ménard d'une part et celles de G. Garitte d'autre part. L'occasion nous est fournie par un long article paru dans *Le Nouvel Alsacien* du 15 janvier 1975 (Professeur Ménard) et le « Supplément actualité » d'un cahier d'études bibliques (A. Guillaumont) qui nous est parvenu détaché de la publication principale¹. Nous donnons d'abord ci-après l'introduction de l'article du *Nouvel Alsacien* qui présente le Professeur Ménard ainsi que la fin dudit article. Cependant, au cas où certains propos de M. J. Ménard, auxquels se mêlent d'ailleurs les commentaires de son interlocuteur, eussent été involontairement déformés, nous y joignons le début d'une monographie qui parut sous sa signature en 1972 dans un recueil d'articles « Essais sur les textes de Nag Hammadi »². Nous faisons également suivre l'article de M. A. Guillaumont de la conclusion d'une étude qu'il fit paraître dans le *Journal Asiatique*³. Enfin le point de vue de M. G. Garitte est donné par la conclusion d'un article qui parut en 1960 dans la revue *Le Muséon*⁴ ainsi que par l'extrait d'un article du même auteur paru un peu plus tard dans la même revue⁵. Par ailleurs, nous avons cru bon de compléter ce panorama « scientifique » en donnant un extrait de l'introduction du livre de R. Kasser paru en 1961⁶, de même que la dernière partie de l'introduction du livre de M. Grant et David Noel Freedman paru en 1960⁷ ainsi que la fin de la conclusion d'un livre de Bertil Gärtner sur la théologie de l'Évangile selon Thomas paru en 1961⁸.

J. MÉNARD

La récente parution de la traduction et du commentaire de l'Évangile selon Thomas par Philippe de Suarez n'a pas passé inaperçue. D'autant moins que les principales conclusions fort surprenantes de cette étude ont fait l'objet de

1. Nous mettons en italiques les passages de ces articles qui nous ont paru particulièrement sans fondement.

2. *Essays on the Nag Hammadi texts in honour of Alexander Böhlig*, edited by Martin Krause, E. J. Brill, Leiden, 1972.

3. A. GUILLAUMONT, « Sémitisme dans les logia de Jésus », *Journal Asiatique*, 1958, p. 113 à 123.

4. « Les logoi d'Oxyrhynque et l'apocryphe copte dit Évangile de Thomas », *Muséon*, LXXIII, 1-2, Louvain, 1960, p. 151 à 172.

5. Nous n'avons pas à ce jour connaissance de cet article intitulé « Les logoi d'Oxyrhynque sont traduits du copte » (*Muséon*, LXXIII, 3-4, Louvain, 1960). Celui-ci est la réfutation d'un article d'A. GUILLAUMONT intitulé : « Les 'Logia' d'Oxyrhynque sont-ils traduits du copte ? » qui est lui-même la réfutation de l'article de G. Garitte énoncé dans la note précédente. L'extrait est tiré de la p. 17 du livre de R. Kasser mentionné ci-dessous.

6. Ce livre que nous venons de nous procurer s'intitule : *L'Évangile selon Thomas*, présentation et commentaire théologique. Il est paru dans la collection « Bibliothèque théologique », aux éditions Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, Suisse.

7. Robert M. GRANT with David Noel FREEDMAN, *The secret sayings of Jesus according to the gospel of Thomas*, Collins, Fontana Book.

8. Bertil GÄRTNER, *The Theology of the Gospel of Thomas*, Collins.

deux articles parus l'un dans le journal *Le Monde* et l'autre dans l'hebdomadaire *Paris-Match*. On parle déjà de « remise en cause de nos connaissances sur Jésus », de « découverte sensationnelle »... Un spécialiste de renommée mondiale sur cette question se trouvant à Strasbourg sous la personne de M. Jacques Ménard, professeur d'histoire des religions à la Faculté de Théologie catholique, il nous a paru intéressant de recourir à sa compétence. Le professeur Ménard est également directeur du Centre d'histoire des religions de l'Université III. Enfin, il est l'un des animateurs d'un groupe international de savants — théologiens, exégètes, égyptologues, paléographes, historiens — qui travaille à la publication de commentaires sur l'ensemble des manuscrits sur papyrus découverts à Nag Hammadi en Haute Égypte vers 1945. L'Évangile selon Thomas en fait partie. D'ailleurs le prochain commentaire à paraître dans la collection « Nag Hammadi Studies » porte sur cet évangile non canonique. Il va être édité incessamment chez Brill en Hollande. Avec le professeur Ménard, nous avons donc essayé de définir très rapidement ce qu'est cet évangile apocryphe, ignoré par la plupart des chrétiens, quelle en est l'autorité, la portée dans la connaissance et la compréhension de la personne et du message de Jésus-Christ.

LES PARTICULARITÉS DE THOMAS

Il reste les Paroles qu'on ne trouve pas dans les évangiles canoniques, mais seulement dans l'évangile de Thomas. Ces logia circulaient uniquement dans le milieu propre à cette tradition. Ainsi en est-il du logion 13 à comparer avec Matthieu 16, 13 à 26 sur la primauté de Pierre. Dans l'évangile de Thomas, cette primauté revient à l'apôtre Thomas. C'est là un aspect typique de la littérature apocryphe, puis gnostique qu'on appelle « la mystique d'identification » de Thomas au Christ. Thomas, en araméen (langue parlée en Palestine à l'époque du Christ), signifie jumeau; il en est de même en grec (didymos). On lit avec intérêt dans le prologue de l'évangile de Thomas : « Voici les paroles apocryphes que Jésus a dites et qu'a écrites Didyme, Jude, Thomas. » *L'auteur de cet écrit reconnaît donc que ces paroles sont apocryphes, c'est-à-dire secrètes, marginales et de plus il donne à Thomas le nom que lui donne le milieu syriaque. L'influence du milieu syriaque (région de la Mésopotamie, avec la haute vallée du Tigre et de l'Euphrate) est d'ailleurs évidente et attestée. Enfin on découvre aussi dans certains logia des influences du milieu grec. L'évangile de Thomas rapporte par exemple la parole suivante : Jésus a dit : « Celui qui est près de moi, est près du feu, et celui qui est loin de moi, est loin du Royaume. » Il est possible, estime encore le Prof. Ménard, que ce logion remonte au Christ, car dans sa transcription araméenne, on obtient un langage qui correspond à celui de Jésus. Cependant ce même logion semble aussi avoir des similitudes avec certaines fables d'Ésope, écrivain grec, dont le recueil de fables est daté de la fin du 2^e siècle. Donc, il y aurait là encore influence de la pensée grecque.*

L'INFLUENCE GNOSTIQUE

Parmi les Paroles qui ne se trouvent que dans l'évangile de Thomas, certaines manifestent nettement la tendance de cette idéologie religieuse des premiers siècles qu'on appelle la gnose. Le logion 3 dit ceci : « Le Royaume est à l'intérieur de vous, il est à l'extérieur de vous. Quand vous vous connaissez, vous serez connus et vous saurez que vous êtes les fils du Père

vivant. » *C'est là une théologie typiquement gnostique, avec une nette influence de la philosophie grecque (« connais-toi toi-même » de Socrate). La gnose est avant tout « la reprise de conscience de l'homme de ce qu'il est et de ses origines divines », déclare M. Ménard. Selon cette idéologie, l'homme est avant tout un esprit emprisonné dans un corps. Notons au passage que cette conception n'est absolument pas biblique. Dans la Bible, le dualisme ne se situe pas entre le corps et l'esprit, mais entre le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, le créateur et la créature. Du système « créationniste » de la tradition biblique, la gnose passe au système « émanationniste ». Et le Prof. Ménard poursuit : « Selon la gnose, l'esprit humain est une coulée de semence divine dans un corps. C'est en reconnaissant cette parcelle, étincelle divine, c'est en s'y confondant au maximum que l'homme approche le plus de Dieu. » Lorsque l'ensemble des parcelles divines répandues à travers le monde sera rassemblé, alors le Dieu sera reconstitué dans « l'Unité primordiale ». Cette idéologie souhaite donc la fin du dualisme entre le corps et l'esprit, la fin de la matière pour permettre l'unité dans l'esprit. Il va de soi que dans cette conception, la femme est « l'être mauvais » qui engendre l'homme dans le cycle des naissances et des morts, dans la matière, faisant ainsi échec à l'avènement de l'Unité primordiale. De là découle la version, la tournure du logion 114 de Thomas qui dit que la femme doit « se faire mâle » pour être sauvée !*

Il aurait été facile de multiplier les exemples. Mais ceux que le Prof. Ménard nous a analysés suffisent à situer l'évangile de Thomas dans son milieu syriaque et gnostique, c'est-à-dire apocryphe et marginal par rapport à l'Église primitive. C'est dans ce milieu que cet évangile a été d'abord transmis oralement, puis mis par écrit. L'apôtre Thomas y jouissait d'une estime particulière. C'est à lui qu'on attribue le texte définitif. *Dans sa version copte, cet écrit remonte au 4^e siècle. Mais dans l'original grec, il peut remonter à la fin du 2^e siècle. Notons que la rédaction des 4 évangiles canoniques était terminée au plus tard vers l'an 140. En tenant compte de toutes ces données, le Prof. Ménard arrive à la conclusion : « Scientifiquement, il est faux de dire que l'évangile selon Thomas nous restitue le véritable visage de Jésus ! »*

a. b.

LES PROBLÈMES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

PAR

JACQUES E. MÉNARD

C'est un agréable devoir de présenter au distingué Professeur et Collègue de Tübingen cette étude sur les principaux problèmes d'un *Évangile gnostique de Nag Hammadi dont les affinités doctrinales sont nombreuses et profondes avec les écrits manichéens.*

L'*Évangile selon Thomas* est de tous les nouveaux écrits gnostiques de Nag Hammadi celui qui pose le plus de questions sur ses origines. Certains de ses Logia n'ont pas une allure gnostique évidente, et, avant de pouvoir les interpréter en un sens gnostique, il faut voir si dans leurs couches rédactionnelles les plus primitives certains d'entre eux ne reflètent pas une ancienne tra-

dition, plus ancienne même que celle des textes canoniques du N.T., ou, à tout le moins, parallèle à cette dernière. Notre démarche sera la suivante : nous étudierons deux exemples de Logia, dont l'un remonte à une plus haute Antiquité que celle du Christ, et l'autre au Christ lui-même. Deux Dits qui ont également attiré notre attention offrent des leçons aussi vieilles que les versions syriaques, et d'autres, enfin, reprennent à des milieux syriaques des doctrines ascétiques qui ne sont pas nécessairement gnostiques. Il faut étudier le nouvel écrit copte à ces différents niveaux, avant de le considérer comme un autre Apocryphe néotestamentaire ou comme une collection de relectures gnostiques.

Nous avons prévu de terminer, dans ce Cahier, la présentation des Livres bibliques pour jeunes. Mais l'actualité commande et nous invite à renvoyer cette présentation dans le Cahier suivant.

Une nouvelle publication de l'*Évangile selon Thomas*, en effet, et les articles publicitaires qu'elle a suscités dans *Le Monde* et *Paris-Match*, ont ramené l'intérêt sur cet ouvrage. Une mise au point sur ce livre et sur l'état des recherches dont il a été l'objet depuis quinze ans s'imposait. Nous remercions vivement M. Antoine GUILLAUMONT, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, d'avoir bien voulu l'écrire pour nous. On ne pouvait souhaiter meilleure compétence puisqu'il fit partie de l'équipe qui édita cet évangile et en donna la traduction sur laquelle toutes les autres s'appuient. Il en prépare enfin, avec M. Puech, un commentaire scientifique¹.

L'*Évangile selon Thomas* est l'un des quelque quarante traités, écrits en copte, qui furent découverts fortuitement, vers 1946, en Haute Égypte, près du village de Nag Hammadi. Il se trouve dans le second des treize codices de papyrus alors découverts, codex² qui, entré au Musée Copte du Vieux-Caire en 1952, fut le premier à être mis à la disposition des savants.

Une découverte rapidement et abondamment publiée.

Une édition photographique partielle de ce codex, contenant en particulier les pages de l'*Évangile selon Thomas*, fut publiée par le Musée Copte en 1956. Le texte de l'*Évangile selon Thomas*, qui est en dialecte sahidique (c'est-à-dire de Haute Égypte), fut l'objet, en 1959, d'une édition critique établie par une équipe internationale : l'*Évangile selon Thomas*, texte copte établi et traduit par A. Guillaumont, H.-Ch. Puech, G. Quispel, W. Till et Yassah 'Abd al Masih (éd. Brill, Leiden, et

Presses Universitaires de France, Paris); en même temps que l'édition française de cet ouvrage paraissaient une édition allemande (Brill, Cologne), une édition néerlandaise (Brill, Leiden), une édition anglaise (Collins, Londres) et une édition américaine (Harper, New York). Par cette édition, qui reste l'édition de référence, l'*Évangile selon Thomas* fut l'un des premiers écrits de Nag Hammadi à être livré au public. Il suscita, dès ce moment-là, de nombreuses publications : plus de 500 titres, de livres ou d'articles, pouvaient être dénombrés en 1971 ! Parmi les premières publications parues en français il convient de citer le livre de J. Doresse

1. Notes et sous-titres sont de la rédaction.

2. A la différence du « rouleau » où les feuilles de parchemin ou de papyrus sont collées bout à bout et entourées autour d'un support, dans le « codex » (au pluriel : « codices »), comme dans nos livres actuels, les feuilles sont posées les unes sur les autres et reliées. Les premiers codices apparaissent au début de notre ère.

(Plon, Paris, 1959) et celui de R. Kasser (Delachaux, Neuchâtel, 1961). La grande presse, de son côté, en différents pays, tant en Europe qu'en Amérique, ne manqua pas de souligner auprès du grand public, l'importance de cet écrit nouvellement découvert et édité, non sans tomber parfois dans certaines exagérations, voire un sensationnel de mauvais aloi. On alla jusqu'à parler alors de la découverte d'un « cinquième évangile » !

Des paroles de Jésus

Qu'en est-il exactement ? Le livre se présente comme un recueil de paroles de Jésus, exactement de cent quatorze, selon la numérotation adoptée dans l'édition. D'après le titre, il s'agit de « paroles secrètes que Jésus le Vivant a dites et qu'a écrites Didyme Jude Thomas ». Ces paroles ou « logia » sont à peu près toutes introduites par l'expression « Jésus a dit » ; elles s'ajoutent les unes aux autres sans récit intercalaire. Comme l'a remarqué H.-Ch. Puech, qui le premier a eu le mérite d'identifier cet écrit, on retrouve dans celui-ci les fameux « logia d'Oxyrhynchos » découverts sur des fragments de papyrus grecs en 1897 et 1903 ; le titre même du livre correspond à celui qui est conservé sur l'un de ces fragments. L'Évangile selon Thomas nous restitue donc, en version copte, le texte complet d'un recueil dont nous n'avions jusqu'à présent que des débris et dont la composition est à situer, selon l'avis des spécialistes, vers 140. Il est difficile de dire, étant donné l'état extrêmement fragmentaire du texte grec, si le texte copte correspond à celui-ci sur toute l'étendue du recueil ; des variantes de détail sont constatables entre les deux textes. Le codex copte, en papyrus, est daté par la plupart des experts, du IV^e siècle.

On peut distinguer dans le recueil tel qu'il se présente à nous deux séries de « logia » : d'une part, ceux qui offrent avec les évangiles synoptiques (Matthieu, Marc et Luc) des parallèles, qui sont plus ou moins étroits ou plus ou moins complets ; d'autre part, des « logia » qui ne correspondent à rien de ce qu'on peut lire dans nos évangiles canoniques. Parmi ces derniers, il y a lieu de distinguer entre ceux qui étaient jusqu'à présent tout à fait inconnus, et ceux qui s'identifient à ce qu'on appelle les « agrapha », c'est-à-dire des paroles attribuées à Jésus et citées comme telles dans l'ancienne littérature chrétienne, en dehors des évangiles. C'est un problème difficile, discuté depuis longtemps, de savoir quelles chances d'authenticité ont ces dits de Jésus non consignés dans les évangiles canoniques. Sans doute faut-il se garder d'une solution globale, soit de rejet soit d'admission ; chaque dit est à considérer en lui-même et, dans ces conditions mêmes, les avis restent forcément partagés.

Dans son état actuel : un écrit gnostique

Concernant les « logia » qui se lisent dans ce recueil et qui ne sont pas connus par ailleurs, ni dans les évangiles canoniques ni chez les auteurs chrétiens des premiers siècles, on ne peut exclure la possibilité qu'il y ait parmi eux d'authentiques « agrapha » non encore attestés. Mais il faut certainement faire une part, plus ou moins grande, aux interpolations dues à ceux qui en dernier lieu ont utilisé le recueil. L'Évangile selon Thomas fait partie d'une « bibliothèque gnostique », comme on désigne couramment l'ensemble des écrits retrouvés à Nag Hammadi¹. De fait il y en a un grand nombre parmi eux qui sont incontestablement d'origine gnostique, notamment valentinienne. Le codex dans lequel se trouve

l'Évangile selon Thomas contient lui-même des écrits d'une telle origine ou apparentés à des ouvrages gnostiques déjà connus, comme la *Pistis Sophia*. Les sectaires gnostiques avaient rassemblé dans leur bibliothèque des écrits composés par les membres de leur secte et, en même temps, d'authentiques écrits chrétiens, comme l'Évangile selon Thomas, *quitté à les remanier pour les adapter à leur doctrine* : ainsi avaient fait avant eux les fidèles de la grande Église, en reprenant des apocryphes juifs et les interpolant. *Dans ces conditions, il est légitime de considérer certains des « logia » de l'Évangile selon Thomas comme étant, en totalité ou partiellement, le fruit d'interpolations dues aux utilisateurs gnostiques du recueil.*

Pour la masse des « logia » qui présentent des parallèles synoptiques se pose aussi la question de la part à faire éventuellement à l'intervention des mêmes utilisateurs dans leur actuelle rédaction. Le texte des synoptiques et celui de « Thomas » offrent entre eux de nombreuses différences rédactionnelles, par exemple dans la parole des invités au festin ou dans celle de la brebis perdue. Comment expliquer ces différences ? L'Évangile selon Thomas représenterait-il une version plus authentique, plus « primitive » de ces paroles, ou, au contraire, la version qu'il en donne résulte-t-elle simplement d'un remaniement de la rédaction synoptique ? Des opinions opposées se sont exprimées à ce sujet chez les exégètes. *Un travail de remaniement, soit d'amplification, soit d'abrégement, paraît évidente dans certains cas. Il arrive que le texte de « Thomas » par suite de la suppression d'un détail, ne soit pleinement compréhensible que grâce au parallèle synoptique.* Souvent chez « Thomas » la « pointe » du logion est différente et s'y formule l'idée, essentielle dans la gnose, du retour à l'unité par-delà la dualité surmontée, qui revient comme un leit-motiv tout au long du recueil. Il est remarquable aussi, d'une façon générale, que dans « Thomas » les paraboles apparaissent détachées des perspectives historiques et eschatologiques qu'elles ont chez les synoptiques, le « Royaume » étant alors, comme chez les gnostiques, totalement intériorisé et spiritualisé.

Dans son fond :

un recueil chrétien de paroles de Jésus

Mais, même si l'on admet ainsi, avec la plupart des critiques, que l'Évangile selon Thomas, dans son état actuel, est un écrit d'appartenance gnostique, il n'en est pas moins vrai qu'il est fondamentalement constitué par un recueil authentiquement chrétien de paroles de Jésus. Deux questions sont alors posées, qui sont de grande importance, étant donné l'ancienneté de ce recueil.

D'une part, quel est le milieu d'origine de ce recueil ? *Celui-ci manifeste une tendance très marquée à l'encratisme, c'est-à-dire à une doctrine qui accorde une valeur absolue à la continence sexuelle et déprécie en conséquence le mariage.* Or une telle tendance est caractéristique du plus ancien christianisme d'expression syriaque, de Syrie et de Mésopotamie. D'autres indices poussent à situer le recueil dans ce milieu. C'est d'abord le rôle

1. Parmi les principales caractéristiques de la « gnose » ou des courants « gnostiques » (surtout répandus en Égypte puis en Grèce à partir du I^{er} siècle de notre ère), retenons : on atteint la divinité par la connaissance (ou « gnose ») ; celle-ci est obtenue par révélation réservée à des initiés ; cette connaissance délivre du mal et procure l'immortalité.

dévolu à l'apôtre Jude Thomas comme détenteur des paroles secrètes de Jésus : ainsi en est-il aussi dans un ouvrage émanant du milieu syriaque du III^e siècle, les *Actes de Thomas*, où se manifeste également une forte tendance à l'encratisme. En outre, le texte de « Thomas », quand il a des parallèles synoptiques, est souvent apparenté, du point de vue de la tradition textuelle, à celui qui est représenté par les versions syriaques des évangiles et les témoins du Diatessaron, l'évangile concordant de Tatien. Cette hypothèse, contestée par certains, paraît confirmée par des indices linguistiques : quelques faits de langue, de vocabulaire ou de syntaxe, semblent révéler l'existence, d'un état syriaque du texte antérieur à l'état grec dont dépend l'actuelle version copte.

Une autre question se pose, qui est de la plus haute importance pour l'étude du texte du N.T. : le premier compilateur du recueil a-t-il travaillé uniquement sur le texte des évangiles synoptiques qui nous sont parvenus, ou bien a-t-il eu aussi connaissance d'une tradition textuelle indépendante de la tradition synoptique ? On devine combien serait précieux l'Évangile selon Thomas s'il permettait, ne serait-ce que sur des points de détail, d'accéder à une tradition indépendante de celle que représentent les évangiles canoniques. En cette question, de grande importance, les avis des exégètes restent partagés, et sans doute n'a-t-on pas fini avant longtemps d'en débattre. Ici encore cependant certains faits de langue peuvent être invoqués en faveur de l'hypothèse de l'utilisation par « Thomas » d'une tradition textuelle indépendante : certaines variantes entre son texte et celui des synoptiques paraissent s'expliquer au mieux par le recours à un substrat araméen commun.

Qu'attendre de cet évangile ?

Comme on le voit, l'Évangile selon Thomas, découvert à Nag Hammadi (et qu'il ne faut pas

confondre avec un autre Évangile de Thomas, depuis longtemps connu, celui des « Enfances du Seigneur ») est du plus grand intérêt pour la critique du N.T. et pour la connaissance du christianisme primitif. Mais on comprendra aussi, d'après ce qui vient d'être dit, combien il serait simpliste, et même grossier, de dire qu'il nous révèle les authentiques paroles de Jésus. On a en réalité affaire, dans l'état où il nous est parvenu, à un recueil fort complexe, qui a connu, avant sa rédaction définitive, des états fort divers et de nombreux remaniements. Seules des études patientes permettront peut-être un jour de reconstituer ces divers états et de déterminer dans quelle mesure l'Évangile selon Thomas, donne accès à une source nouvelle concernant les paroles de Jésus.

Ainsi les *logia* coptes peuvent, dans certains cas, aider à rétablir le substrat araméen des *logia* synoptiques. La question se pose même de savoir s'ils n'ont pas pu conserver des éléments primitifs qui n'auraient pas été retenus par les Évangiles synoptiques et s'ils ne peuvent pas avoir puisé à une source indépendante de ces derniers, même sous la forme que ceux-ci ont prise dans la tradition syriaque. En ce cas, à côté des sémitismes tenant à une origine syriaque du recueil, il y aurait une place à faire à des sémitismes provenant de l'origine araméenne et peut-être palestinienne de certains éléments qui sont entrés dans la composition de ce recueil. Quelle que soit la solution que doit recevoir un jour cette question d'importance capitale (et on ne pourra y répondre qu'après une confrontation systématique et complète du texte des *logia* coptes avec tous les témoins de la tradition synoptique), il paraît évident dès maintenant que certaines divergences de détail entre le texte des *logia* coptes et le texte synoptique s'expliquent par le recours à un substrat araméen commun. En ces cas-là, le témoignage des *logia* coptes nous permet de rétablir le substrat araméen plus sûrement que lorsque nous disposons du seul texte des synoptiques.

Gérard GARITTE¹

La conclusion qui sort nécessairement de tous les faits que l'on vient de constater, c'est que les *Logoi* grecs d'Oxyrhynque sont traduits du copte, et non le copte des *Logoi* d'Oxyrhynque. Dans tous les passages examinés (qui sont extraordinairement nombreux, eu égard à la brièveté des fragments grecs), on trouve : dans le copte, un texte normal ; dans le grec, un texte ou bien dépourvu de sens, ou bien offrant des anomalies internes (faits de langue) ou externes (écarts par rapport au texte grec connu par d'autres sources) ; toutes ces anomalies du grec s'expliquent très naturellement par des transpositions d'expressions coptes, non pas hypothétiques, mais attestées par l'« Évangile de Thomas » ; elles restent au contraire sans explication satisfaisante si l'on prétend que les fragments grecs représentent l'original dont le copte est traduit.

Il faut conclure que les « Paroles » grecques d'Oxyrhynque sont traduites du copte.

Certains hésiteront peut-être à admettre cette conclusion, malgré l'évidence des faits. Mais si l'on hésite, n'est-ce pas uniquement en raison de la présomption générale, rappelée plus haut, qui veut que la priorité revienne au grec quand un texte existe en grec et en copte ? Cette règle générale n'est pas contestable, mais il n'est pas contestable non plus qu'elle souffre des exceptions, et dans un cas particulier tel que celui des « Paroles de Jésus », où l'étude philologique des textes parle si clairement, la présomption doit céder devant le fait...

La constatation de la priorité du copte par rapport aux « Paroles » grecques ne peut en rien faire préjuger l'origine immédiate de l'« Évangile de Thomas » ; on ne possède encore sur ce point aucune certitude ; une étude philologique attentive du texte copte pourra éclairer le problème. Mais le fait que les fragments grecs d'Oxyrhynque sont traduits du copte ne signifie pas nécessairement que l'« Évangile de Thomas » soit une composition originale copte ; en particulier, il ne prouve nullement que l'apocryphe copte ne soit pas lui-même une traduction du grec ; ce que l'on doit tenir désormais pour sûr, c'est seulement ceci : si l'apocryphe copte dérive d'un modèle grec, ce modèle grec n'est pas le texte dont les papyrus d'Oxyrhynque nous ont livré des fragments.

Ces papyrus peuvent être datés avec assez de vraisemblance, en vertu de leurs caractères paléographiques, du III^e siècle² ; si l'on admet cette datation, on doit en déduire qu'à cette époque il existait déjà un texte copte de l'« Évangile de Thomas ».

Nous ne pouvons examiner ici dans le détail le problème des sémitismes de l'Évangile de Thomas ; notons seulement que la plus grande circonspection s'impose en ce domaine ; on prendra connaissance avec intérêt des sages

1. G. Garitte est professeur à l'Université de Louvain.
2. Voir GREENBELL et HUNT, *New Sayings*, p. 9-10 39 ; IDEM, *Αθήνα Ἰησοῦ*, p. 6.

réserves formulées par M. K. H. Kuhn dans l'article imprimé plus haut (p. 317-323)*; observons aussi que les indices sur la foi desquels on admet sans difficulté l'influence d'un substrat sémitique purement hypothétique

Une tradition ancienne, rapportée par Papias et Eusèbe¹, affirme que Matthieu écrivit d'abord, en « hébreu » (araméen), un recueil de « paroles » de Jésus, et que cette compilation servit de base à la rédaction des Évangiles canoniques, tels que nous les connaissons maintenant. Il est difficile de savoir jusqu'à quel point cette tradition nous donne un fait historique, ou simplement la manière dont, au début du II^e siècle, on se représentait un phénomène passablement antérieur, n'ayant pas attiré l'attention, et déjà oublié. Quoi qu'il en soit, si de telles compilations avaient existé, en araméen ou en grec, il eût été très précieux, pour la critique, d'en retrouver quelque fragment. Or, à la fin du siècle dernier, furent découverts à Oxyrhynque (Égypte) trois lambeaux de papyrus, contenant, en grec, des sentences introduites assez régulièrement par la formule « Jésus a dit ». Ces « paroles » n'étaient certes pas toujours d'une orthodoxie irréprochable, mais elles avaient pu être adaptées, transformées par quelque secte hérétique, probablement gnostique. Et voici maintenant que l'ET nous donne la totalité de ce recueil, en langue copte. Tout le problème des « logia » doit donc être repris à la base.

Il fut généralement admis, dès le début, que le texte copte (ET) était la version d'un original grec (apparenté au texte des papyri d'Oxyrhynque, sans lui être absolument identique²). Ce point fut considéré comme acquis, sans qu'on eût fait l'effort de le prouver ou de le discuter sérieusement³. Dans un récent article⁴, G. Garitte a fortement ébranlé cette position traditionnelle. À l'aide d'exemples nombreux et judicieusement choisis, il veut démontrer que, si l'ET a pu dériver d'un original grec⁵ (aujourd'hui perdu, ou conservé seulement par quelques citations patristiques), en revanche, le texte des P. Oxy. est une traduction d'un modèle copte⁶ : beaucoup de bizarreries du grec, des expressions « hapax », et même certaines tournures considérées, par d'autres critiques, comme des araméismes, s'expliquent fort bien comme étant des coptismes, des traductions maladroites, parfois trop littérales, d'un original en langue copte.

La démonstration de G. Garitte ne touche qu'aux rapports littéraires entre l'ET et les P. Oxy.; elle ne prétend pas élucider le problème de la formation du recueil lui-même. Il est vrai que les recherches sur l'Évangile selon Thomas sont, pour l'instant, peu avancées⁷; les positions des critiques varieront sans doute encore fréquemment au cours des dizaines d'années que nécessitera l'étude de notre apocryphe, et surtout, le déchiffrement et l'analyse de tout son contexte littéraire, les manuscrits de Nag Hammadi. Mais actuellement, l'opinion émise par G. Garitte mérite, très sérieusement, d'être prise en considération par les chercheurs⁸...

La forme littéraire elle-même de cet « évangile », cet assemblage de sentences reliées par des mots-crochets, presque totalement dépourvues d'éléments narratifs, et introduites par une formule du genre de « Jésus a dit », sont peut-être la création du dernier rédacteur de l'ET, celui qui a donné à la collection son titre actuel. Certes, il n'est pas impossible qu'on eût, même au I^{er} siècle, nommé « évangile » un tel

sont fréquemment beaucoup plus faibles que ceux que nous avons présentés comme établissant la dépendance des fragments grecs par rapport à un modèle copte, non pas imaginaire mais existant réellement.

recueil⁹. Du moins la chose put-elle se faire au I^{er} siècle, notre texte le prouve. Et peut-être voulut-on même, par là, donner à cette collection un caractère particulièrement archaïque, à l'image de ces « logia » qu'on disait être à l'origine des Évangiles canoniques. Nous avions émis, dans une étude précédente¹⁰, l'hypothèse de travail suivante : le noyau littéraire de l'ET aurait été formé par un bref hymne gnostique, auquel se seraient ajoutés, par couches successives, une quantité d'éléments disparates, dont un important apport néotestamentaire, venu du texte canonique (grec) déjà rédigé sous sa forme actuelle. Nous précisons cette hypothèse dans l'Appendice de ce volume.

Nous ne saurons sans doute jamais très exactement par quel tortueux cheminement l'Évangile selon Thomas est parvenu à sa forme actuelle. Mais celle-ci, le lecteur peut aujourd'hui la connaître. L'aspect hétéroclite d'une telle collection le surprendra sans doute au premier abord. Tantôt il découvrira avec intérêt des réminiscences des Évangiles bibliques, tantôt il se trouvera heurté de front par des affirmations qui lui paraîtront scandaleuses. Mais plus souvent encore, la formulation volontairement énigmatique de sentences mystérieuses portera son esprit à divaguer vers des mondes fantastiques et irréels, très loin des questions essentielles de ce monde, son salut, notre foi, vers un univers de folie, de problèmes insolubles et gratuits. Qu'il se laisse aller à rêver... sans oublier cependant que l'authenticité d'un texte religieux ne se mesure pas au charme ou à l'étrangeté de son expression littéraire; que c'est, au contraire, par la simplicité

1. H. E. III, 39, 15; le témoignage de Papias n'est probablement pas antérieur au second quart du II^e siècle.

2. Le modèle grec de l'ET et les P. Oxy. auraient dérivé d'un même texte, dont l'ET aurait été une réédition fortement marquée par la Gnose.

3. Cette opinion jouit d'une présomption favorable : dans la majorité des cas où un texte nous est donné en grec et en copte, la priorité du grec est démontrée.

4. « Les Logoi d'Oxyrhynque et l'apocryphe copte dit Évangile de Thomas », *Muséon*, LXXIII, 1-2, Louvain 1900 (sigle G*), p. 151-152.

5. G. Garitte n'exclut pas cette possibilité (G* 164-165, 172). Nous avons, nous-même, remarqué dans le copte des anomalies qui s'expliqueraient bien par une mauvaise lecture ou une mauvaise interprétation d'un original grec : p. ex. ET 22.

6. Ce modèle n'est peut-être pas exactement identique à l'ET, mais il lui est apparenté.

7. Nous connaissons mal les procédés des traducteurs gnostiques, et ce que nous en savons nous porte à croire qu'ils interprétaient très librement leur modèle; il est donc hasardeux d'appliquer à l'ET, dans une démonstration, les règles qui semblent avoir présidé à la rédaction des versions coptes bibliques : une telle argumentation ne peut aboutir qu'à des probabilités.

8. Nous en avons, nous-même, tenu compte dans cet ouvrage.

9. Le chap. 4 de Marc présente une série de « paroles » de Jésus dont l'enchaînement est assez semblable à celui des sentences de l'ET.

10. *Revue de théologie et de philosophie*, Lausanne, 1959, p. 357-370.

de sa doctrine, le réalisme de ses images, dans un esprit très lucide (très « scientifique »), c'est dans un esprit de *vérité* que

Jésus voulut faire connaître, et même aux hommes les plus simples, non pas quelque théologie extravagante, mais l'amour de Dieu.

R. M. GRANT et D. N. FREEDMAN¹

L'Évangile selon Thomas est le plus important document découvert à Nag Hammadi. En comparaison, les autres livres (à l'exception peut-être de l'Évangile de Vérité) ne jettent qu'une faible lumière sur les origines du christianisme, quand bien même ils éclaireraient la religion gnostique qui fut une rivale du Christianisme. L'Évangile de Thomas montre de quelle façon les Gnostiques comprirent, ou plutôt comprirent de travers, Jésus et son évangile. Il montre la façon dont ils firent le pont entre leur propre foi et celle de l'Église chrétienne. C'est probablement notre témoin le plus significatif des premières corruptions du Christianisme dues à ceux qui voulurent

créer Jésus à leur propre image. Ainsi il se présente, telle la femme de Loth, comme un témoin valable, à la fois nouveau et permanent, du désir des hommes de mettre à leur service la révélation de Dieu. En définitive il témoigne non de ce que Jésus a dit mais de ce que les hommes voulurent qu'il dise. (Tr. P.S.)

1. Robert M. Grant est professeur de Nouveau Testament à l'Université de Chicago. David Noel Freedman est professeur d'Ancien Testament au Séminaire théologique de Pittsburgh.

B. GÄRTNER¹

... Le contenu théologique de l'Évangile paraît également indiquer qu'il relève des mêmes concepts que ceux de Marcion, Valentin et Cerdo. Si l'on admet que l'Évangile de Vérité provient des cercles valentiniens, on devrait en faire de même pour l'Évangile selon Thomas tant est grande la ressemblance entre les deux². Naturellement beaucoup de logia, pris individuellement, ont leur propre histoire, étant donné qu'ils furent tirés d'écritures et de traditions différentes; mais le schéma théologique d'ensemble de l'Évangile de Thomas, tel que nous l'avons maintenant, montre un monde

d'idées gnostiques qui se relie aux courants théologiques que nous avons décrit. (Tr. P.S.)

1. Le Docteur B. Gärtner est professeur de théologie à l'Université d'Uppsala (Suède).

2. Dans un prochain article nous présenterons l'Évangile de Vérité et examinerons en particulier s'il offre quelque lien avec l'Évangile selon Thomas. C'est le Professeur J. Ménard qui fit paraître en français l'Évangile de Vérité d'abord chez Letouzey et Ané à Paris en 1962, avec notamment une rétroversion grecque, puis chez Brill à Leiden dans une édition plus élaborée (1972).

Tous les critiques ou les auteurs ci-dessus, à l'exception de G. Garitte qui préfère s'en tenir au seul terrain philologique, présentent l'Évangile selon Thomas comme un écrit « gnostique ». Mais selon leur conception de la « gnose » ou du « gnosticisme »¹ et leur compréhension ou plutôt leur manque de compréhension des logia de l'Évangile selon Thomas leurs conclusions s'avèrent acerbes ou nuancées. Cependant notre présent propos n'est pas de situer l'Évangile selon Thomas par rapport à la Gnose — nous en avons déjà fait une esquisse pages 37 à 39 du premier Cahier — mais bien plutôt d'essayer de situer, si tant est que ce soit possible, le milieu d'origine des logia coptes de l'Évangile selon Thomas. A ce sujet la querelle porte essentiellement sur les points suivants :

— Le manuscrit copte que nous possédons est-il la traduction d'un manuscrit grec ou bien corollairement les trois fragments de manuscrits grecs découverts à Oxyrhynque dépendent-ils d'un texte copte ?

1. Dans un prochain numéro des Cahiers nous commenterons les propositions du colloque tenu à Messine du 13 au 18 avril 1966 sur les origines du gnosticisme. Ces propositions formulées à titre d'hypothèse de travail concernent en particulier l'usage scientifique des termes gnose et gnosticisme. Nous examinerons à cette occasion si les paroles de Jésus entrent en tout ou partie dans ces définitions de la gnose et du gnosticisme.

— Les logia, coptes ou grecs, de l'Évangile selon Thomas dépendent-ils en tout ou partie d'un substrat sémitique, hébreu ou araméen ?

Pour ce qui est du premier point, il apparaît de plus en plus que la question doive devoir se trancher en faveur d'un original copte, en particulier à la suite des deux articles de G. Garitte. D'ailleurs, nos propres constatations — qu'elles aient été formulées dans notre édition de l'Évangile selon Thomas ou qu'elles se précisent dans les articles « L'Évangile selon Thomas, la version copte et la version grecque » recoupent fréquemment celles de G. Garitte. R. Kasser, également, n'est pas loin d'adopter le point de vue de ce dernier. Cependant l'ensemble des critiques étant partis du présupposé que la version copte ne pouvait être qu'une traduction d'un texte grec, il se passera encore longtemps avant qu'il ne se produise à ce sujet un retournement général. Cependant celui-ci n'est pas du domaine de l'impossible. D'une part, nous avons notre propre exemple : avant d'entreprendre notre traduction de l'Évangile selon Thomas, nous avons fait part autour de nous de notre désappointement que le texte complet n'ait pas été retrouvé en grec tellement nous étions persuadé, à la suite d'une vingtaine d'années d'étude des textes grecs des évangiles canoniques, que le copte ne pouvait être que la traduction d'un texte grec. C'est au fur et à mesure de l'avancement de nos travaux sur les logia coptes et ceux d'Oxyrhynque que nous nous sommes aperçu qu'il était nécessaire de revoir notre position initiale. D'autre part, nous avons également l'exemple d'un R. Kasser : celui-ci était aussi à ce point convaincu que le copte était la traduction du grec qu'il entreprit de faire une « rétroversion » grecque du texte copte, rétroversion qui figure d'ailleurs dans son ouvrage sur l'Évangile selon Thomas. Il faut rendre hommage à la probité de ce jeune savant qui le conduisit à écrire ultérieurement dans son introduction : « Mais actuellement, l'opinion émise par G. Garitte mérite très sérieusement d'être prise en considération. » Cela suffirait à racheter ses propos peu flatteurs sur un texte qui pousserait les esprits « vers des mondes fantastiques et irréels... vers un univers de folie, de problèmes insolubles et gratuits » !

Pour ce qui est du deuxième point, la position d'A. Guillaumont ne présente aucune ambiguïté; sa thèse se trouve d'ailleurs résumée dans *L'Évangile selon Thomas*¹ qu'il fit paraître en 1959 en collaboration avec le Professeur H. Ch. Puech et d'autres coptologues : « La présence de sémitismes en maints passages d'un aussi riche écrit ajoute à son intérêt : n'aurions-nous pas ici, traduit ou adapté du grec en copte, le texte d'un ouvrage dont la première version daterait de 140 environ et aurait été composée, en partie, d'éléments empruntés à des sources plus anciennes encore et, vraisemblablement, judéo-chrétiennes ? Trop de ces prétendues « Paroles de Jésus » supposent un substrat hébreu ou araméen pour que la question puisse être éludée. »

Il faut noter que le terme « araméen » recouvre un certain nombre de dialectes dont le syriaque. Et c'est souvent à une origine syriaque que fera référence A. Guillaumont de même que J. Ménard. Par contre G. Garitte, suivi, semble-t-il, par R. Kasser, évite de prendre position à ce sujet et paraît vouloir observer une très grande prudence. Nous aurons l'occasion dans la suite de notre exposé de passer en revue tous les exemples allégués par A. Guillaumont et J. Ménard en faveur d'une origine sémitique de l'Évangile selon Thomas; mais auparavant il convient de faire la constatation suivante : ce genre de problème — substrat sémitique ou non — s'est déjà posé et continue à se poser au niveau

1. P.U.F. (épuisé).

du grec des évangiles canoniques. Aussi avant d'entrer dans le vif du sujet et d'aborder le problème spécifique de l'Évangile selon Thomas, il nous a semblé indispensable de faire l'historique — en guise d'introduction — des controverses qui se déroulèrent sur cette question au fil des siècles; cette introduction nous conduira donc à des développements plus importants que prévus.

Un grand nombre d'informations qui suivent ont été tirées de l'ouvrage de Paul Vulliaud : *La clé traditionnelle des évangiles* paru en 1936¹. Nous tiendrons compte également de certains points de détail que nous avons relevés dans les dernières publications de l'École Biblique de Jérusalem ainsi que dans celles du célèbre exégète allemand Rudolf Bultmann.

Dans quelle langue
les évangiles canoniques
ont-ils été écrits ?

Tous les témoins primitifs des quatre évangiles traditionnels retrouvés à ce jour, parchemins ou papyrus, sont écrits en grec. Cependant, le grec présente des particularités si on le compare par exemple à la langue employée par les grands auteurs grecs classiques. Pour les expliquer d'aucuns mettent en avant que le grec du Nouveau Testament encore appelé grec néo-testamentaire ne serait dans son ensemble que la traduction parfois défectueuse d'un substrat sémitique tantôt hébraïque, tantôt araméen². Par ailleurs, on a cru observer également que certaines différences de détail relevées dans des passages parallèles des trois évangiles synoptiques de Mt, Mc et Lc pouvaient éventuellement s'expliquer par une traduction différente d'un même terme sémitique.

Une controverse s'instaura donc entre les « puristes » c'est-à-dire entre ceux qui prétendaient que le grec du nouveau testament se suffisait à lui-même et les « hébraïsants », c'est-à-dire les tenants d'un substrat sémitique qui ne serait autre qu'une sorte d'évangile primitif disparu mais qui transparaîtrait au second degré dans les quatre évangiles grecs et en particulier dans celui de Matthieu. Dès les xv^e et xvi^e siècle, les différentes tendances commencent à se préciser avec les Lorenzo Valla (*In Novum Testamentum adnotationes* 1449), Érasme qui publia en 1516 la première édition grecque du Nouveau Testament accompagnée d'une version latine, Théodore de Bèze (1519-1605) auteur en particulier d'une traduction du Nouveau Testament dont il s'occupa 40 années durant, Henri Estienne (*Thesaurus graecae linguae* 1572), etc. Si les deux premiers paraissent avoir voulu s'en tenir au grec, tel qu'en lui-même, par contre Théodore de Bèze insistait sur la réalité des nombreux hébraïsmes et si Henri Estienne semblait être du même avis, il ajoutait cependant : « ils sont tels qu'on pourrait retrouver chez les Grecs des formes équivalentes, à ce point qu'il serait aisé de dire que les auteurs profanes de langue grecque hébraïsent » ! En fait ce n'est véritablement qu'au xvii^e siècle, à la suite des humanistes précédemment cités, que le monde savant entra en lice; la querelle commença à prendre de l'ampleur avec la dissertation de Pfochen³ tendant à démontrer par des exemples choisis dans les œuvres des classiques que la langue des évangélistes est d'une grécité qui n'est point barbare. Il juxtapose aux expressions des évangélistes, soulignées comme hébraïsmes, des expressions authentiquement grecques.

1. Librairie Émile Nourry éditeur.

2. Rappelons que l'hébreu est la langue écrite des textes sacrés du judaïsme, tandis que sous le terme araméen, il faut comprendre un certain nombre de dialectes parlés en Palestine et en Mésopotamie dont les plus importants sont l'araméen biblique pour la branche occidentale et le syriaque pour la branche orientale.

3. *De linguae graecae N.T. puritatis*, Amst. 1629.

La comparaison fait disparaître le sémitisme prétendu, c'est-à-dire la barbarité du style néo-testamentaire. Il remarque cependant que ce style présente des rapports communs avec celui de la Septante¹ : « appelons-le, dit-il, grec apostolique si l'on tient à le distinguer par une épithète particulière ». Un critique (Th. Gataker) le réfuta², un autre (Winer) déclara que ses remarques étaient absurdes. Certains appelèrent l'idiome des Septante et du Nouveau Testament la « langue hellénistique »; d'autres répliquèrent que c'était sans fondement puisqu'il n'existait pas de nation « hellénistique »; d'aucun avança que la langue du N.T. constituait un dialecte particulier, mélange de grec et d'hébreu; on lui répliqua que les écrivains apostoliques n'avaient en aucune façon employé un dialecte spécial mais l'idiome vulgaire $\gamma\lambda\omega\delta\delta\alpha\ \kappa\omicron\iota\nu\eta$; un autre voyait dans le style néo-testamentaire un mode emphatique de s'exprimer, etc. En fait le plus clair des travaux des « grecistes » fut de rechercher un rapprochement entre des passages du N.T. et ceux d'auteurs classiques, en dépit de l'avis donné par un Mosheim suivant lequel il fallait être très prudent en analysant les auteurs apostoliques d'après les auteurs profanes. On lui rétorqua que dans l'interprétation du N.T. « il est non seulement utile mais nécessaire de le comparer avec les textes d'auteurs profanes afin de connaître le véritable sens des mots employés par les auteurs sacrés ». Et de fait, nombreux furent ceux qui tentèrent de mettre en évidence des analogies entre tel passage du grec néo-testamentaire et celui de tel auteur classique. On n'en finirait pas de mentionner tous les auteurs grecs cités par les uns et par les autres à l'appui de leur thèse. Quant à un J. G. Straube, il déclara sans ambage : « il suffira d'avoir dit une fois pour toutes qu'il n'y a dans la langue grecque du N.T. ni hébraïsmes, ni syriacismes ». Quelques-uns au comble de l'énerverement allaient jusqu'à prétendre qu'étant inspiré le N.T. ne pouvait contenir de solécismes, de barbarismes, d'orientalismes, imperfections indignes du Saint-Esprit. Plus tard, les conditions sociales changeant, on déclara que le Saint-Esprit ne pouvait s'exprimer que dans un langage populaire.

Il apparait en fait que les « grecistes » comparatistes se contentèrent souvent de relever chez les auteurs sacrés et chez les classiques les mêmes expressions, sans réfléchir si elles étaient employées dans le même sens (Prof. Fr. Bleek), « se bornant à examiner les particularités lexicologiques, des mots ou de simples phrases, négligeant le ton général, la couleur du langage ou sa physionomie » (Paul Vulliaud). Ce dernier ajoute : « Je ne dirai pas qu'il y a des centaines de rapprochements de ce genre, je dirai qu'il y en a des milliers. » Signalons que la traduction la plus récente des quatre évangiles représentative de l'école puriste est celle de H. Pernod (P.U.F., 1943).

Les hébraïsants de leur côté partent du principe que le texte des évangiles reproduit dans l'idiome grec un enseignement sémitique, que la plupart d'entre eux affirment de langue araméenne. Les uns supposent que cet enseignement a été oral, d'autres croient que les évangélistes ont consulté un document ou des documents écrits. Il s'agit donc de retrouver sous le terme grec, resté transparent, le terme original. C'est ce que les exégètes contemporains appellent chercher les tréfonds ou le substrat sémitique. Mais c'est dès le XVI^e et le XVII^e siècle que les travaux de cette école débutèrent avec en particulier Jean Maldonat (1534-1583), Jésuite et théologien qui aurait composé un livre des hébraïsmes du N.T.;

1. Version grecque de l'Ancien Testament qui aurait été faite à Alexandrie deux siècles environ avant notre ère par soixante-douze interprètes juifs. L'importance exceptionnelle de la version des Septante tient à son antiquité notablement supérieure à celle du texte hébreu actuel, et à l'usage qu'en ont fait les écrivains du Nouveau Testament.

2. *De N. Instr. Stylo Dissert.*, Londres, 1648.

Jean van der Driesche plus connu sous le nom latin de Drusius (1550-1616), lequel fut professeur d'hébreu à Leyde et à Francker; Jacques Cappel (1570-1624), professeur d'hébreu à l'Académie de Sedan et considéré comme le fondateur de la critique biblique; John Cameron (1579-1625), théologien réformé; Hugo de Groot dit Grotius (1583-1645), connu d'abord en tant que juriste mais également en tant que philologue et théologien. Les recherches menées par l'école des hébraïsants se sont poursuivies jusqu'à nos jours (Abbott, Harnack, Resch, Wellhauser, Dalman, Joüon...) dans l'espoir de découvrir le texte sémitique du N.T. oral ou écrit, qui serait la base des quatre évangiles, en fonction de la complexe question synoptique. Nous examinerons ultérieurement sur des exemples précis si leurs travaux — dont Paul Vulliaud a tiré la quintessence — sont susceptibles de modifier notre compréhension des textes évangéliques traditionnels ou si au contraire la montagne n'a pas accouché d'une souris. La question sera traitée en corrélation avec celle des prétendus sémitismes de l'Évangile selon Thomas allégués par A. Guillaumont. Avant de passer à un autre chapitre, il convient de mentionner la thèse du P. Jousse qui, renouvelant les recherches de ses prédécesseurs (Hase, Jebb, Burney), avance que la phraséologie des évangiles relève du style rythmé semblable à certaines constructions rythmiques ou strophiques de l'A.T. Ceci prouverait de plus que l'Évangile était d'abord d'origine orale. Signalons encore que certains savants contemporains comme Ad. Deissmann et A. T. Robertson — qui repoussent l'un et l'autre la théorie du rythme testamentaire — crurent pouvoir avancer que le grec néotestamentaire était le grec parlé du 1^{er} siècle en s'appuyant sur les découvertes archéologiques modernes. Selon eux les papyrus égyptiens, les inscriptions et les ostraka (tessons de bouteille), c'est-à-dire les documents émanant de la vie publique et privée : testaments, contrats, billets d'invitation à dîner, etc. seraient identiques au grec apostolique. Ad. Deissmann fut qualifié de « jeune chercheur de génie » par le plus fameux représentant de cette école, James Hope Moulton qui, en collaboration avec G. Mulligan, fit paraître *Le vocabulaire du grec testamentaire expliqué par les papyri et autres sources non littéraires*. Leurs adversaires font observer qu'il est précaire de comparer un document littéraire avec une collection de lettres personnelles ou d'affaires, de comptes ou autres écrits de la vie quotidienne et que la langue des papyrus d'Égypte peut elle-même avoir été influencée par les juifs établis en cette contrée. Mais comme le fait remarquer P. Vulliaud : « c'est bien, au fond, le même débat qui se poursuit aujourd'hui entre grecistes et hébraïsants. Il est seulement, reconnaissons-le, plus diplomatiquement mené par les adversaires des hébraïsants ».

L'objet de la controverse

Pour l'auteur de *La clé traditionnelle des évangiles*, il convient de se rendre compte que la controverse entre puristes et hébraïsants, qui s'est exercée sous des prétextes d'ordre apparemment littéraire, est en réalité idéologique ou théologique. En définitive deux genres de partisans étaient en présence : ceux qui prétendaient qu'avec l'Évangile on a affaire, le moment initial très rapidement écoulé, à un courant de la civilisation grecque, et ceux qui prétendaient y voir une expression du judaïsme, universellement développée. Cette controverse s'est continuée en discutant de la langue prépondérante en Palestine à l'époque de Jésus.

Des auteurs se sont appliqués à prouver que Jésus parlait un dialecte araméen, que ce soit l'araméen biblique ou le syriaque. Naturellement il se trouva des

savants, le plus connu étant J. L. Hug, pour soutenir qu'à l'époque de Jésus le grec était prépondérant en Palestine. Un bénédictin, le P. Pezron, n'hésita pas à avancer que la langue grecque était devenue familière et commune aux juifs de cette époque, et que la version des Septante était lue ordinairement dans les synagogues. D'autres firent observer que l'aspect des inscriptions grecques sur les monnaies palestiniennes montrait que le grec s'était introduit au centre du judaïsme. En fait, c'est à une réflexion plus nuancée que nous invite un Wiseman qui énonçait que la langue grecque était connue des juifs pour les usages ordinaires de la vie mais que l'araméen n'en était pas moins l'idiome vulgaire en Palestine. Un Roberts soutenait également que les deux langues, grecque et araméenne, étaient en usage en Palestine, celle-ci à la maison entre parents et amis, et celle-là réservée aux entretiens publics. Si la plupart des auteurs conclurent au bilinguisme de Jésus, rares furent ceux qui soutinrent comme un Fr. Delitzsch que « Notre Seigneur et ses Apôtres pensèrent et parlèrent pour la plupart en hébreu ». En effet, beaucoup de savants estiment que l'hébreu au temps de Jésus était une langue littéraire quasi éteinte réservée à l'usage liturgique à tel point qu'il fut nécessaire de traduire la Bible en langue chaldéenne (targum¹). Cependant il convient de remarquer que la Mishna² fut rédigée en hébreu. P. Vulliaud fait observer que l'hébreu de la Mishna n'est pas une imitation servile de la langue classique mais l'expression d'un idiome parvenu à une phase de son développement. Un Dalman terminait son étude relative aux langues de Palestine en concluant au trilinguisme de Jésus, parlant l'araméen, le grec et l'hébreu. Un Saumaise fit allusion à un trilinguisme des juifs qui comporterait l'araméen, le grec et le latin. Il est probable que ce point de vue particulier fut suscité par le passage suivant de l'évangile de Jean : « Cet écriteau, beaucoup de juifs le lurent, car le lieu où Jésus fut mis en croix est proche de la ville et l'écriteau était rédigé en hébreu, en latin et en grec » (Jn 19.20). Signalons en outre les trois passages suivants de Marc et de Jean :

— Cette femme était païenne, syrophénicienne de naissance, et elle lui demandait d'expulser le démon hors de sa fille. Il lui répondit... (Mc 7.26-27).

— Les Juifs se dirent entre eux : ou doit-il donc aller, que nous ne le trouverons pas ? Va-t-il rejoindre ceux qui sont dispersés chez les Grecs et va-t-il instruire les Grecs ? (Jn 7.35).

— Il y avait là quelques Grecs, de ceux qui montaient pour adorer durant la fête. Ils abordèrent Philippe, qui était de Bethsaïde en Galilée, et lui firent cette requête : Seigneur, nous voudrions voir Jésus... (Jn 12.20-21).

Les divergences qui se manifestent sur la nature de la langue du N.T., sur le parler de Jésus, se poursuivent au sujet de la personne même de Jésus, juif ou gentil ? Les avis sont partagés. Les uns se réfèrent à un consensus général sans savoir au juste sur quoi il repose ; sans doute sur le syllogisme suivant : Jésus est né en Palestine ; en ce temps-là, la Palestine était habitée par des juifs, donc Jésus est juif et peut-être aussi, plus précisément, sur les généalogies de Matthieu et de Luc selon lesquelles Jésus remonterait à Abraham (Mt 1.1) ou même en passant par Adam jusqu'à Dieu lui-même (Lc 3.38) qui comme chacun le sait est de nationalité juive. Pour rendre compte des multiples différences entre les

1. Mot hébreu signifiant traduction.

2. Mot hébreu signifiant enseignement oral. Compilation juridique de l'antiquité juive, faisant partie du Talmud. Elle naquit de la nécessité d'accorder les prescriptions bibliques avec les exigences de l'époque, dès le retour d'exil.

deux généalogies, les théologiens expliquent que Matthieu et Luc ont puisé à des sources bibliques différentes dont certaines nous seraient inconnues; et, quant au père de Joseph qui serait Jacob selon Matthieu et Héli selon Luc, on donne l'explication avancée par Jules l'Africain qui assurait la tenir, paraît-il, de la famille même de Jésus : « Jacob et Héli auraient été frères du côté maternel; Héli étant mort sans enfant, Jacob aurait épousé sa veuve selon la loi du lévirat, lui donnant un fils Joseph, qui serait donc fils réel de Jacob et fils légal de Héli »¹ — dont acte; on relève par ailleurs les deux passages suivants de Jean : « tu es juif et tu me demandes à boire, à moi, une Samaritaine ! Les juifs en effet n'ont pas de rapports avec les Samaritains » (Jn 4.9). Et plus loin : « Jésus lui dit : Crois-moi, femme, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas; nous, nous adorons ce que nous connaissons, *car le salut vient des juifs*. Mais l'heure vient — et nous y sommes — où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car ce sont là les adorateurs tels que les veut le Père » (Jn 4.21-23).

A ces arguments on réplique que les parents de Jésus étaient d'authentiques Galiléens et qu'en tant que tels il était peu probable qu'ils fussent juifs. En effet la Galilée était nommée par les juifs eux-mêmes terre des gentils ou encore Galilée des gentils (Mt 4.15). Jésus lui-même fut appelé « le Galiléen ». Le nom de ce pays vient de l'hébreu *Galil*. Ce terme signifie « limite », « confins » et il fut donné apparemment à ce pays parce qu'il était aux confins de la Palestine. Il signifie également « district », sous-entendu des païens. De fait il convient de noter que dans cette région palestinienne périphérique, le mélange des races et la diversité des cultes avaient fondé là une sorte de liberté de pensée étrangère au monde juif. D'ailleurs la Galilée essentiellement de peuplement assyro-babylonien d'origine aryenne, fut traditionnellement considérée par les juifs comme un pays hostile, témoins ces quelques passages tirés du premier livre des Maccabées (5.15-23) « ... on s'est coalisé contre nous avec toute la Galilée des Nations pour nous exterminer... Judas dit à son frère Simon : choisis-toi des hommes et va délivrer tes frères qui sont en Galilée... A Simon furent assignés trois mille hommes pour aller en Galilée... Étant donc allé dans la Galilée, Simon livra plusieurs combats aux païens, qui furent défaits et prirent la fuite... Il prit avec lui les juifs de Galilée et d'Arbatta avec leurs femmes, leurs enfants et tout leur avoir, et les emmena en Judée au milieu d'une joie débordante ».

Les généalogies de Jésus sont des tentatives tardives pour faire accroire que celui-ci, issu de la maison de David, était le Messie attendu des juifs; le rédacteur matthéen ne craignit pas accessoirement de recourir à la magie des chiffres pour donner plus de poids à son montage : « Donc toutes les générations : d'Abraham à David, quatorze générations; de David à la déportation de Babylone, quatorze générations; de la déportation de Babylone au Christ, quatorze générations » (Mt 1.17). Par ailleurs les efforts faits par le rédacteur matthéen pour donner une généalogie humaine à Jésus paraissent dérisoires si l'on observe que dans la péricope suivante il est précisé que Jésus n'est pas né de Joseph mais grâce à l'intercession du Saint-Esprit. En fait on peut supposer que les deux généalogies, qui remontent l'une à Abraham et l'autre au-delà, ont été composées pour illustrer et matérialiser cette Parole : « Avant qu'Abraham fût je suis » (Jn 8.58). Cette image de même que celle de l'Évangile selon Thomas : « heureux celui qui était déjà avant qu'il n'existe » (Ts 19.2-3) qui ne présentent

1. *Synopse des quatre évangiles*, tome II, p. 84.

aucune difficulté de compréhension au plan métaphysique donnent des résultats surprenants lorsqu'on tente de les transcrire sur le plan du phénomène historique. Quant aux deux passages de Jean dont nous avons fait état précédemment rien n'autorise à leur accorder un crédit particulier; la mention que « le salut vient des juifs » apparaît en particulier être un ajout car elle détonne dans le contexte de la péricope où elle est insérée. De plus il convient d'observer que jamais Jésus ne fit allusion à ses ascendants pas plus qu'il n'affirma être le Messie attendu. C'est d'ailleurs pour expliquer cette décevante omission que les théologiens font grand cas d'une théorie actuellement à la mode et qu'ils appellent « le secret messianique »; Jésus aurait volontairement caché de son Vivant qu'il était le Messie... En fait il convient de considérer l'attitude de Jésus vis-à-vis des juifs. Dans les trois synoptiques il n'est fait que rarement mention de ces derniers; quant à l'évangile de Jean, nonobstant les deux passages considérés précédemment, il met plutôt en évidence les dissensions profondes entre Jésus et le peuple élu. Témoins ces quelques passages: *Alors les juifs intervinrent...* (2.18); *les juifs lui répliquèrent...* (2.20). *C'est pourquoi les juifs harcelaient Jésus* (5.16). *C'était pour les juifs une raison de plus de vouloir tuer Jésus* (5.18). *Les juifs cependant murmuraient à son sujet* (6.41). *Jésus ne pouvait pas circuler en Judée, parce que les juifs voulaient le tuer* (7.13). *Personne ne s'exprimait librement... par crainte des juifs* (7.13). *Les juifs lui répliquèrent* (8.48). *Les juifs lui dirent... nous sommes sûrs que tu as un démon* (8.52). *Ses parents dirent cela par peur des juifs* (9.22). *Les juifs apportèrent des pierres pour le lapider* (10.31). *Rabbi, tout récemment encore les juifs voulaient te lapider* (11.8). *Comme je l'ai dit aux juifs : où je vais, vous ne pouvez pas venir* (13.33). *La cohorte... et les gardes des juifs se saisirent de Jésus* (8.12). *Toutes portes étaient closes par crainte des juifs* (20.19). Mentionnons encore ce passage de l'Évangile selon Thomas : *Mais vous vous êtes comme les juifs...* (43.5).

Si Jésus fut appelé le Galiléen il fut également appelé le Nazaréen. Il ne fait aucun doute pour les exégètes que cette dénomination découle du fait que les parents de Jésus vécurent à Nazareth et que lui-même y passa la majeure partie de sa vie. Cette interprétation est loin d'être évidente. En effet, aucune carte ancienne datant de l'époque de Jésus n'indiquerait Nazareth. De plus ni l'Ancien Testament ni les écrits historiques des auteurs juifs ni le Talmud ne font allusion à cette localité. Toutes les mentions des évangélistes au sujet d'une prétendue ville de Nazareth doivent être considérées comme des ajouts tendant à justifier le titre de nazaréen donné à Jésus. C'est également avec le même souci de justification que les traducteurs modernes parlent de Jésus de Nazareth alors que les manuscrits grecs parlent de Jésus le Nazaréen: Ἰησοῦς ὁ Ναζαρηνός (Marc) ou Ἰησοῦς ὁ Ναζωραῖος (Luc). Ces traductions fautives, exception faite de celles des « grécisants »¹, sont vraisemblablement dues au passage suivant de Matthieu : (Joseph) se retira dans la région de Galilée et vint s'établir dans une ville appelée Nazareth. Ainsi devait s'accomplir l'oracle des prophètes : « On l'appellera Nazaréen » (Mt 3.22-23). Au sujet de ce passage, les professeurs de l'École biblique de Jérusalem font remarquer :

« Mais l'intérêt principal se porte, comme dans les épisodes précédents, sur l'oracle prophétique qui explique et qu'accomplit l'établissement à Nazareth. Cette fois pourtant, on voit mal à quel texte peut songer Mt : à un seul ? ou à plusieurs (« dit par les prophètes ») ? En tout cas, il veut justifier par les Écritures le nom établi par ailleurs de *Nazōraios*. Ce nom a pu être primitivement un nom

1. Par exemple H. Pernod traduit correctement par Jésus le Nazaréen (Marc) ou Jésus le Nazoréen (Luc).

de secte mais, en l'appliquant à Jésus (Mt, Lc, Jn, Ac), on le mettait certainement en relation avec Nazareth, tout comme l'autre forme *Nazarénos* (Mc, et un peu Lc). Mt lui trouve ici une étymologie fondée dans l'Écriture. Plutôt qu'à *Nazir* (Nb 6; Jg 13.5) ou à *Nèçèr* (Is 11.1), morphologiquement trop différents, on peut songer au participe *naçur*, « gardé », « conservé », qui ferait allusion au Serviteur (Is 42.6 en comprenant, non pas « formé », mais « gardé ») et au Reste messianique (Is 49.6 : « les gardés d'Israël »). Jésus obligé de se réfugier dans l'obscur Nazareth serait pour Mt le type du Reste rentré d'exil dans une situation humiliée, mais préservé par Dieu afin que de son sein jaillisse le salut messianique. Par cette profonde vue théologique, Mt rejoindrait à sa manière la pensée parallèle de Lc sur Marie Fille de Sion (cf. notes §§ 4.6 et 11).¹

Nous laisserons Matthieu à ses profondes vues théologiques et observerons que le monde juif englobait sous le terme de Nazaréen les fidèles de diverses sectes ayant un mode de vie particulier ou n'acceptant pas la religion juive tandis que les adversaires du christianisme n'y voyaient qu'un « parti » à l'intérieur du monde juif. Saint Paul fut ainsi accusé par Tertullius devant l'empereur Felix : « Cet homme, nous l'avons constaté, est une peste : il suscite des désordres chez tous les juifs du monde entier, et c'est un meneur du parti des Nazaréens. » Si on désignait parfois Jésus par « le Nazaréen » on voulait simplement signifier ainsi que c'était un « marginal » — comme était marginale la Galilée — sans que cette appellation revête un caractère doctrinal précis. Les évangélistes trouvèrent cependant cette dénomination suffisamment gênante pour inventer d'une part un lieu géographique² et pour d'autre part le rattacher artificiellement à un prétendu oracle de prophètes dont on n'a jamais pu retrouver, et pour cause, l'origine.

Quoi qu'il en soit, il ressort des éléments que nous avons à notre disposition que nul ne peut prétendre avec certitude que Jésus appartenait à telle race, à telle nation, à telle secte ou à tel clan et finalement il en est bien ainsi. Tout juste, peut-on avancer qu'il eut une mère et un père et encore ce dernier point est-il contesté par la doctrine chrétienne. En tout cas, il convient de remarquer que si les judéo-chrétiens s'acharnent à démontrer que Jésus se rattache et par l'esprit et par le sang à l'A.T., les juifs ne voulurent jamais le reconnaître comme étant l'un des leurs. Il faut croire qu'ils avaient en cela de bonnes raisons et au plan de l'histoire et au plan d'une filiation spirituelle. Il reste cependant une ultime ressource pour ceux qui, pensant que « le salut vient des juifs » essayent de judaïser Jésus : c'est démontrer que le N.T. par ses sémitismes c'est-à-dire ses « hébraïsmes », ses « araméismes » ou ses « syriacismes » d'une part et par ses références explicites ou implicites aux livres sacrés du judaïsme d'autre part est issu directement de l'esprit de l'A.T. par le juif Jésus interposé

Ce genre de tentative obéit à un cheminement, vraisemblablement inconscient, mais néanmoins précis : dans la mesure où Jésus, dans Thomas comme dans Jean, s'est identifié à sa Parole, il devient évident que toute inscription de celle-ci dans tel ou tel contexte permettra d'accaparer Jésus au gré des conceptions de chacun. Ce processus témoigne, pour paraphraser R. M. Grant et D. N. Freedman, du désir des hommes de mettre au service de leurs préjugés la Parole de Jésus et donc Jésus. Pour notre part, nous prétendons que celle-ci ne peut que se situer sur un plan métaphysique dont la principale caractéristique est l'universalité et l'intemporalité. Dans un prochain numéro des Cahiers, nous

1. *Synopse des quatre évangiles*, tome II, p. 66.

2. C'est un petit hameau du nom de Nasra ou Naszira qui a été rebaptisé Nazareth (Ναζαρεθ).

examinerons si la prétention d'y découvrir un substrat sémitique est fondée ou si elle n'est pas le témoin valable, à la fois nouveau et permanent — pour reprendre les mots des auteurs sus-nommés — de la vaste entreprise de récupération qui, commencée il y a près de 2 000 ans, tente inconsciemment de se survivre de nos jours à l'occasion de la découverte de l'Évangile primitif transmis par Didyme Judas-Thomas.

(à suivre)

N.B. Le développement qui précède nous a obligé à reporter à un prochain numéro la suite de notre article sur « Thomas et la Genèse des canoniques »

Questions et réponses

Le dialogue que nous espérons établir avec nos lecteurs en inaugurant la présente rubrique est maintenant bien établi. Les questions posées témoignent de leurs exigences ; nous souhaitons qu'elles demeurent centrées sur ce qui fait la raison d'être de nos Cahiers : l'approfondissement des paroles de Jésus.

Mme Maës est professeur de lettres dans le technique. Elle se déclare étrangère à l'Ancien Testament et allergique de naissance à saint Paul. Des études d'égyptologie lui ont laissé le goût du Moyen-Orient et l'ont poussée à lire la traduction du copte de l'Évangile selon Thomas avant les deux autres livres de la trilogie : « C'était, dit-elle, regarder le soleil de midi, avant de l'avoir vu se lever, mais au moins j'aurai su ce qu'est la stupéfaction. »

Mme Maës nous a écrit plusieurs fois au sujet d'un problème de philologie ; or il s'avère que c'est celui qui a le plus retenu l'attention des lecteurs de nos éditions de l'Évangile selon Thomas. Aussi avons-nous saisi l'occasion qui nous était offerte pour approfondir la question, laquelle est du reste liée à l'étude que nous avons commencée sur le grec néotestamentaire. Les extraits de ses lettres que nous donnons ci-après situent le problème.

« Puis-je vous poser une question qui me tracasse ? Il s'agit de *παράδωμι* (cf. Évangile selon Thomas, p. 261). En effet le dictionnaire Bailly confirme votre thèse. Mais, paraît-il — selon un prêtre frais émoulu du séminaire —, le Bailly ne convient pas pour le grec des Évangiles. Ce prêtre m'a montré un dictionnaire — une édition catholique, bien sûr — où *παράδωμι* est traduit par *trahir* à cause du datif, du moins à ce que j'ai compris car je ne sais pas l'allemand... Pourriez-vous me dire sur quel dictionnaire vous vous appuyez à part le Bailly?... Je trouve tout de même quelque chose de curieux : pourquoi peut-on à partir du verbe *παράδωμι* traduire le substantif *πράδοσις* par *transmission héréditaire*, *transmission de doctrine*, etc. avec références au Nouveau Testament et non pas traduire le verbe par « transmettre » lorsqu'il s'agit de Judas Iscariote ? Les exégètes se sont peut-être rabattus sur le sens n° 4 du Bailly : *livrer, remettre avec idée de violence, donner au bourreau...* ? Ce n'est bien sûr pas *trahir* mais ce n'est plus *transmettre*. »

Réponse

Nous avons consulté la signification de *paradidōmi* dans le Lidell & Scott¹ qui fait autorité sur le plan international. Il confirme le Bailly. Voici les différents sens qu'il donne : 1) *donner, remettre à un autre, transmettre* ; 2) *remettre à d'autres une ville ou une personne* ; 3) *livrer à la justice*. Nous avons également consulté *Le vocabulaire du grec testamentaire* de J. H. Moulton². Cet ouvrage indique que le sens habituel du verbe est *transmettre à un autre*, mais que, dans certains passages, il exprime l'idée de *livrer à la prison ou à la justice*.

1. *Greek-English lexicon*, Oxford, Clarendon Press.

2. *The vocabulary of the Greek Testament illustrated from the papyri and other non-literary sources*.

Aucun des dictionnaires sus-mentionnés ne donne le sens de *trahir*. On traduit généralement ce mot par *prodidômi*. En fait, Jn 13.21 et 21.20 sont rendus le plus souvent par *l'un de vous me livrera, Seigneur, quel est celui qui te livre*, dans les traductions catholiques ou indépendantes³, ainsi que dans la T.O.B.⁴ L. Segond traduit également de la même façon. Par contre, les autres traducteurs protestants emploient le verbe *trahir*⁵. Avant d'aborder le fond du sujet, nous tenons à préciser que *paradiômi* gouverne l'accusatif et c'est bien l'accusatif qui apparaît dans les deux passages de Jean cités plus haut (μὲ et σε.) Il est exact par ailleurs que *paradosis*, qui correspond à *paradiômi*, signifie avant tout transmission par succession, tandis que trahison est rendu par *prodosia*. *Paradosis* est employé 8 fois dans Mt et Mc; il est rendu dans la Bible de Jérusalem N.T. par *tradition*. Ainsi donc, le problème de la langue du N.T. n'est pas simple; il est du reste à l'origine de plusieurs tendances qui s'affrontent. Ce qui n'empêche pas d'étudier l'usage qui est fait de *paradiômi* dans les 4 Évangiles traditionnels. Ce verbe revient 82 fois, 1 fois dans l'acception de *permettre*⁶ et 81 fois avec la coloration générale de *donner*: il est employé 1 fois dans le sens de *transmettre* (Lc 1.2), 7 fois dans le sens de *confier*, 12 fois dans le sens de *livrer à quelqu'un* (au juge, au Sanhédrin, aux tortionnaires, etc.) et 58 fois associé à Jésus et à Judas. Si l'on tient compte des passages parallèles, ce dernier chiffre se réduit à 38 qui se décompose comme suit :

- Le Fils de l'homme doit ou va être livré (5 fois)
- Il est question, dans des contextes divers, que Jésus soit livré (9 fois)
- « Livrer » (transmettre) est relié à Judas (15 fois)
- Quant à Jésus, les évangélistes rapportent les paroles suivantes⁷ où il aurait employé le mot « *livrer* » (transmettre) :
 - l'un de vous me livrera (me transmettra)
 - quelqu'un qui a plongé avec moi la main dans le plat, voilà celui qui me livrera (me transmettra)
 - malheur à cet homme-là par qui le Fils de l'Homme est livré (transmis)*
 - voici venue l'heure où le Fils de l'Homme est livré (transmis)
 - voici venue l'heure où le Fils de l'Homme va être livré (transmis) aux mains des pécheurs.
 - voici tout proche celui qui me livre (me transmet)
 - la main de celui qui me livre (me transmet) est avec moi sur la table
 - Judas, c'est avec un baiser que tu livres (tu transmets) le Fils de l'homme*
 - mes gens auraient combattu pour que je ne fusse pas livré aux juifs
 - celui qui m'a livré à toi porte un plus grand péché*

Il paraît évident, au vu de la plupart de ces passages et en particulier de ceux marqués d'un astérisque, que Judas est effectivement le traître honni depuis vingt siècles. Cependant, des études récentes et la découverte de l'Évangile selon Thomas devraient, à ce sujet, modifier les mentalités. Avant d'examiner ces éléments nouveaux, rappelons la contradiction que comportent à la fois l'adoration de celui qui est mort pour nous sur la croix selon la doctrine paulinienne et la malédiction de celui qui fut l'instrument de la providence, nécessaire à notre rédemption. Et que penser, par ailleurs, avec certains

3. Bible de Jérusalem N.T., Concordance N.T., J.-Grosjean, M. Leturmy, H. Pernod.

4. Traduction œcuménique de la Bible (N.T.).

5. Version synodale et 25 traductions anglaises sur 26.

6. « Quand le fruit le permet » (Mc 4.29).

7. Respectivement Mt 26.21, 23, 24, 45, 46; Lc 22.21, 48; Jn 18.36; 19.11.

commentateurs, d'un homme-Dieu naïf, imprévoyant, imprudent, bref, imparfait au point de ne pas percevoir après plusieurs années passées avec son disciple qu'il avait affaire à un traître de la plus basse espèce? Rappelons également le fameux *est-ce moi?* incompréhensible dans l'optique traditionnelle (Mt 26.22, Mc 14.19). Mentionnons enfin le point de vue que Carlo Suarès a développé dans ses livres: *Le mythe judéo-chrétien*¹ et *La Bible restituée*² dont nous extrayons le passage suivant se rapportant à Jn 13.21-27: « Ce texte est si simple et si clair qu'il faut être obstinément aveugle pour l'interpréter comme on le fait. Jésus qui, nous le savons, ne peut pas se livrer lui-même, enverra l'un des siens le livrer, lui, lumière, aux ténèbres du monde. Ce « livreur », celui qui sera chargé de cette « livraison » sera le porteur de cette lumière, et ceux qui le recevront, en le recevant, recevront YHWH. Cette mission extraordinaire sera confiée à un des douze. Elle sera si exaltée que les apôtres, loin de penser qu'elle échoira à Judas, se regardent, ne sachant qui sera l'élu... Jésus répond que c'est avec qui il communiera, et, n'en déplaît à deux mille années de succession épiscopale, le seul avec qui il communique est Judas. »

Ce qu'il convient de considérer avant tout, c'est que l'exégèse moderne, qu'elle s'exprime dans le cadre des travaux de Rudolf Bultmann, de l'École Biblique de Jérusalem, ou dans le cadre des récentes journées bibliques de Louvain, bouleverse de fond en comble notre façon de considérer les évangiles canoniques; ceux-ci, à la lumière de ces travaux, se présentant de plus en plus comme une sorte d'habit que deux siècles de retouches font paraître complètement rapiécé. Par ailleurs la découverte de l'Évangile selon Thomas remet complètement en question la personne de Judas, compte tenu du fait que les paroles de Jésus furent transcrites par Didyme Judas-Thomas. Nous tenterons de mieux cerner son visage à l'occasion du commentaire du logion 13.

Pour conclure, voici deux observations:

— L'insistance des canonistes à parler de Judas qui livre ou de Jésus qui est livré (73 fois) est très suspecte quand on songe que la « foule métaphorique » du logion 79 de l'Évangile selon Thomas se transformera au gré des imaginations et au fil des rédactions successives en d'énormes amplifications: le mot *foule* revient 149 fois dans les évangiles canoniques.

— La succession d'un Maître fait souvent apparaître au grand jour jalousies, haines, intrigues (cf. log. 13: *vous prendrez des pierres et vous les jeterez contre moi*). Il suffisait donc au départ d'un petit coup de pouce pour que Judas, celui qui transmet, devienne celui qui livre et sorte de cette aventure pendu en effigie ou même en réalité: suicider un fâcheux et maquiller le crime ne date pas d'hier.

1. Cercle du Livre. Paris (épuisé).
2. Mont Blanc. Genève. 1967.

Quelques fleurs du Soufisme

Mon regard, usant de l'œil de la science, a suivi le pur secret de ma pensée ; une lueur a jailli, dans ma conscience, plus ténue que la compréhension d'une simple idée, et j'ai fendu le flot de la mer de la réflexion, m'y glissant comme se glisse une flèche. Mon cœur voltigeait, emplumé de désir, porté sur les ailes de mon dessein, montant vers Celui que, si l'on m'interroge, je masque sous des énigmes, sans le nommer...

☆

J'ai vu mon Seigneur avec l'œil du cœur, et Lui dis : « Qui es-Tu ? » Il me dit : « Toi ! » Mais, pour Toi, le « où » n'a plus de lieu, le « où » n'est plus, quand il s'agit de Toi ! Et il n'y a pas pour l'imagination d'image venant de Toi, qui lui permette d'approcher où Tu es ! Puisque Tu es Celui qui embrasse tout lieu, jusqu'au-delà du lieu, où donc es-Tu, Toi ?

☆

J'ai essayé de prendre patience, mais mon cœur peut-il patienter, privé de son centre ? Ton Esprit s'est peu à peu mêlé à mon Esprit, faisant alterner rapprochements et délaissements. Et maintenant je suis Toi-même, Ton existence c'est la mienne, et c'est aussi mon vouloir.

☆

La notion d'éviter le péché, en Toi, serait pécher, et la notion de la honte, en Toi, serait avilir ! Puisque déjà, pour Toi, des amoureux ont perdu toute retenue, que dire de Toi, qui n'en as aucune ?

☆

Je suis devenu Celui que j'aime, et Celui que j'aime est devenu moi ! Nous sommes deux esprits infondus en un seul corps ! Aussi me voir, c'est Le voir, et Le voir, c'est nous voir.

AL-HALLAJ